

CHAMBRE PÂLE .4.
Plis, croûtes, et zones humides

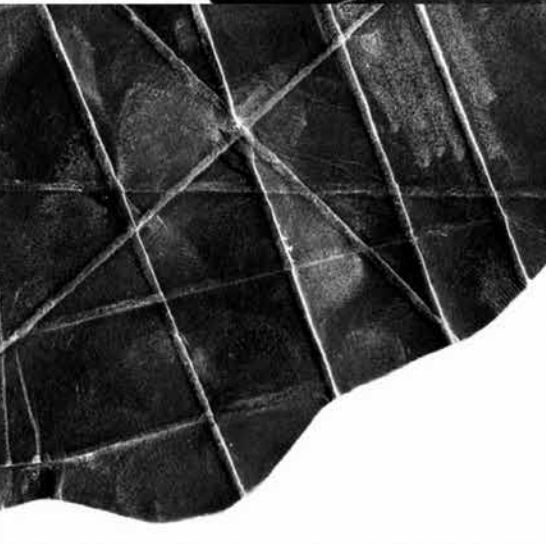
#1

A côté du trouble-fête, yeux demi plissés dans fumée vaine,
accoudées , pliée dans recoin, regarder par la SERRURE,
trou-tunnel vers l'antre à deux,
ventre plein, lisse sans un pli,
de loin, la trouble fête, l'attrouplement à la fête-fissure,
petites croûtes au coin des yeux, dans ta narine gauche,
pliure de tes lèvres, du rire-franc-filmé,
petites commissures qui déjà s'assèchent.
Petit jeu de marées-cages, élans à l'aise dans décor à température ambiante,
tu finiras dans la patauge cérébrale,
pluie fine en bordure de verre, décoller ce traum-a-social,
encore collé à ta narine gauche.
Pliure, dépliure,
de tes lèvres,
nez-collé-vitre, nez-collé-lèvres,
bouché, lisse, humant vide trouble fête,
trou-tunnel, te faire avaler par la comi-fissure, de ton élan droit,
sans-sur-sang, rien ne ment.

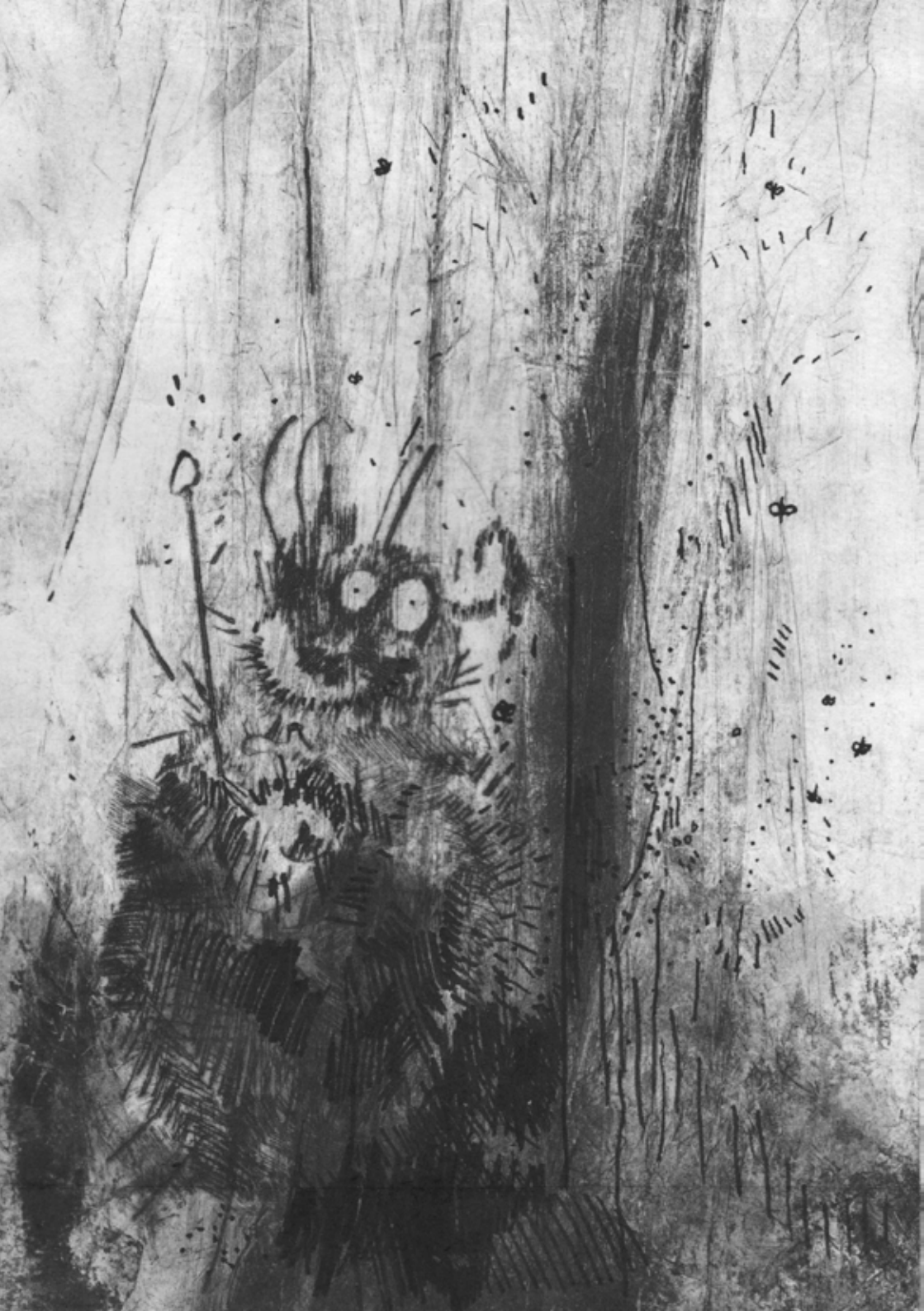
#2

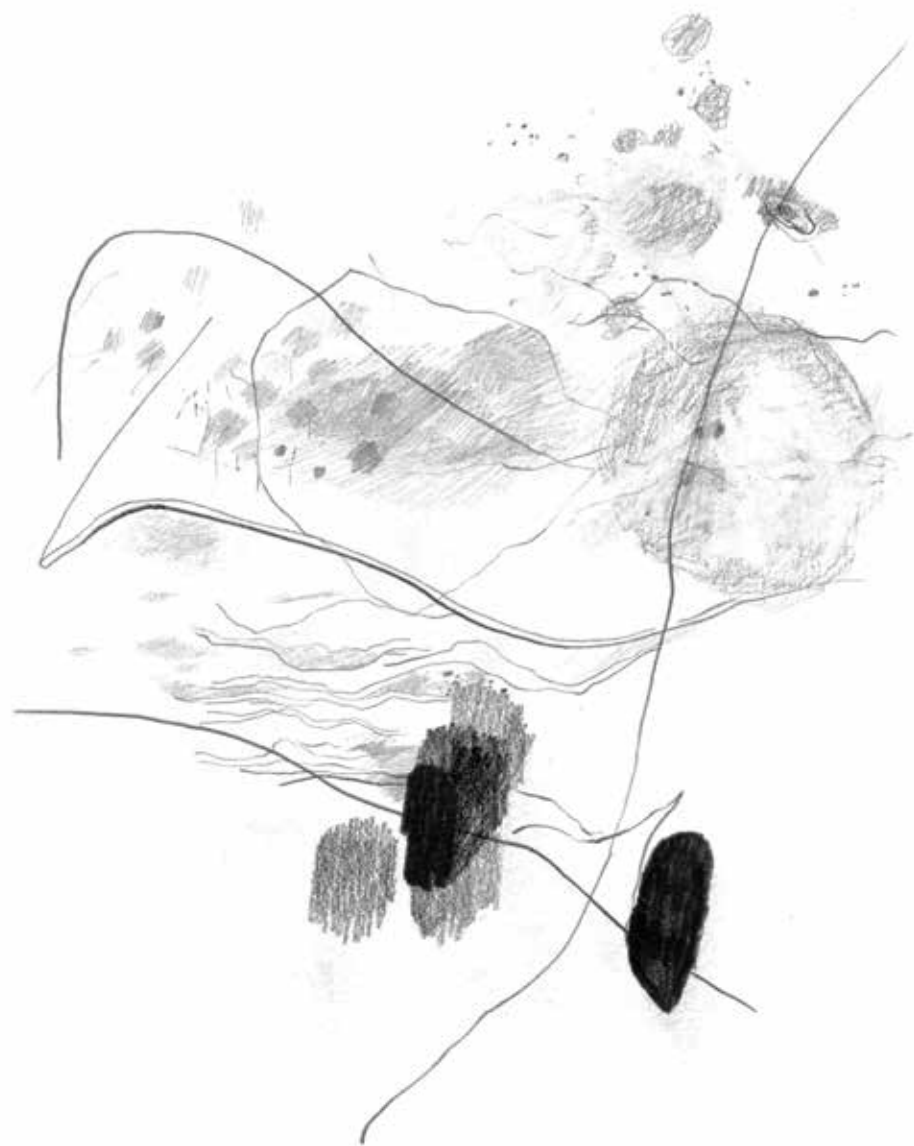
A côté du trouble-fête, yeux demi plissés dans fumée vaine,
accoudées , pliés dans un recoin, regarder par la SERRURE,
trou-tunnel vers l'antre à deux,
ventre plein, lisse sans un pli,
de loin, la trouble fête, l'attrouplement à la fête-fissure,
petites croûtes au coin des yeux, en bord de narine,
pliure de tes lèvres, du rire-franc-filmé,
petites commissures qui déjà s'assèchent.
Petit jeu de marées-cages, élans à l'aise dans décor à température ambiante,
tu finiras dans la patauge cérébrale,
pluie fine en bordure de verre, décoller ce traum-a-social,
encore collé à ta narine gauche.
Pliure, dépliure,
de tes lèvres,
nez-collé-vitre, nez-collé-lèvres,
bouché, lisse, humant vide trouble fête,
trou-tunnel, te faire avaler par la comi-fissure, de ton élan droit,
sans-sur-sang, coude à croûte.
Pliure de ton genou gauche, sur ma fissure, droite,
rictus forcé, formé par ton petit doigt DROIT,
dents en creux du drap, oreille repliée sur coin GAUCHE d'oreiller,
petites peaux repliées ensommeillées oscillantes,
entre deux cils,
petites peaux battantes en paupières palpitantes,
nœud de l'entre-ligne.





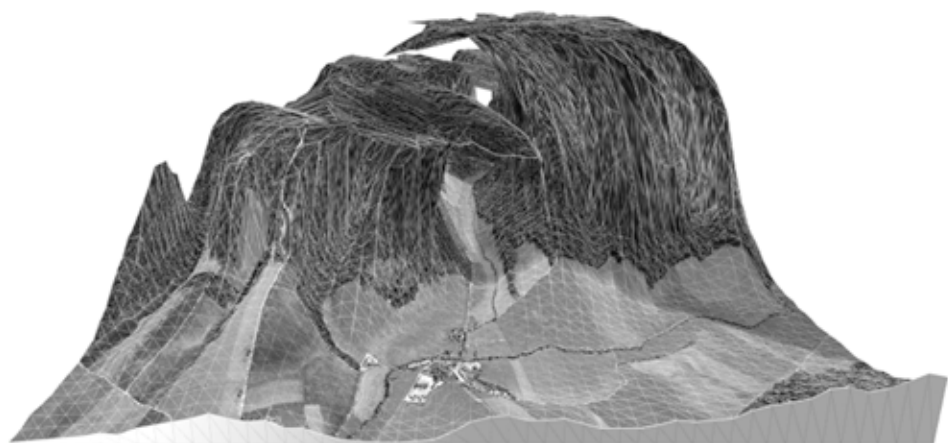








La zone humide près du lavoir va être réhabilitée

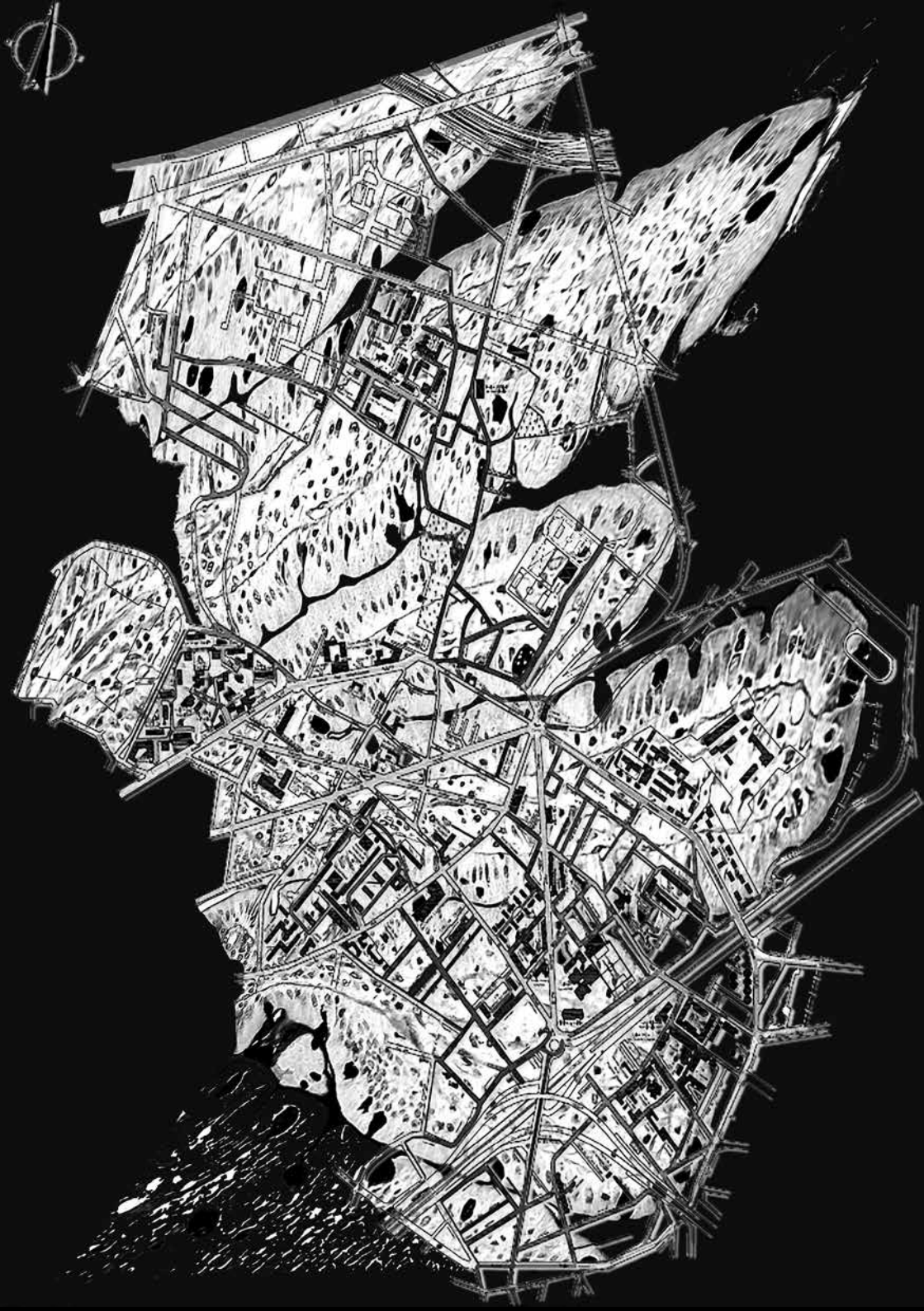


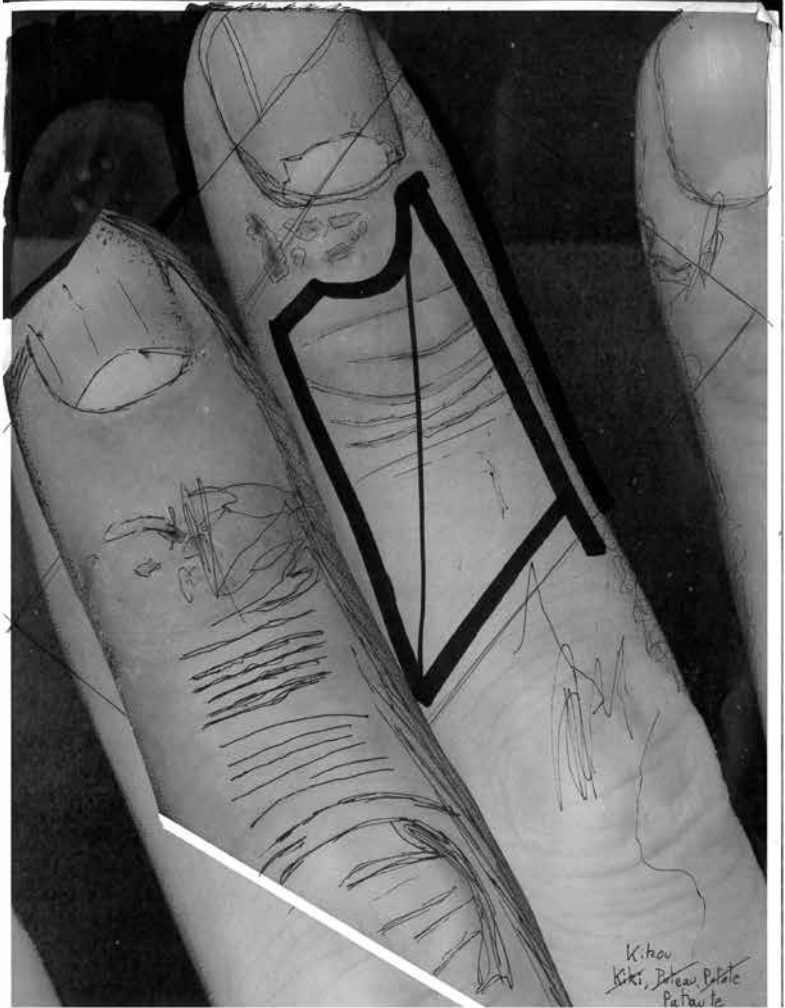
48° 36' 42" N

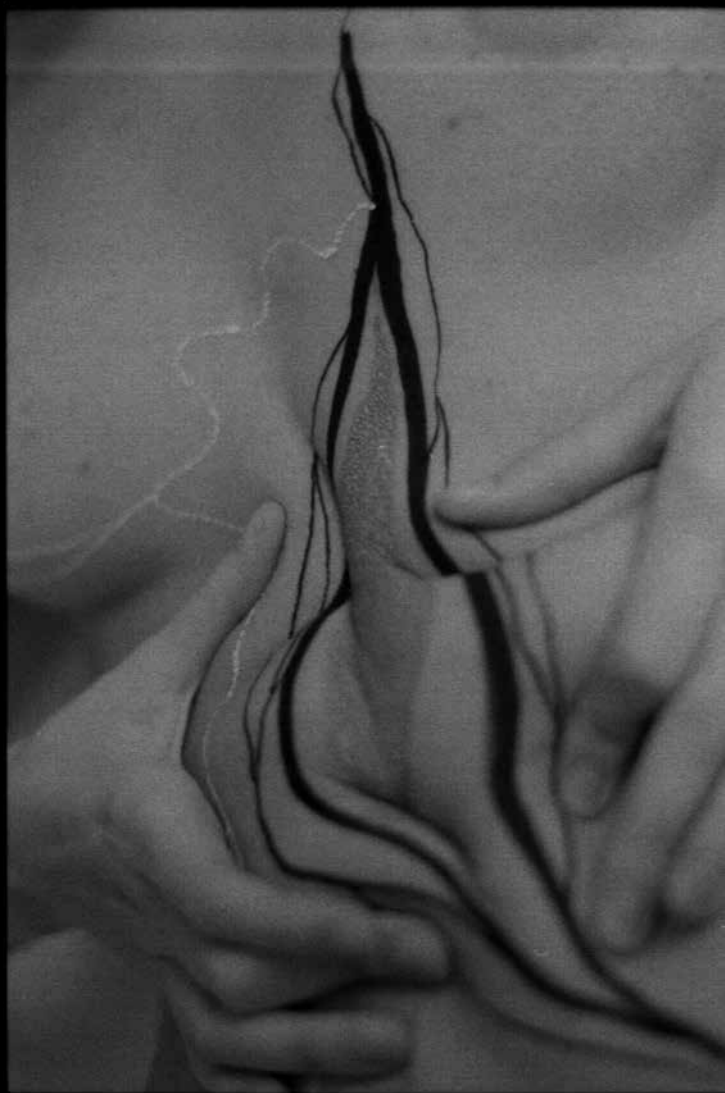
5° 42' 54" E

07.05.2017

95.83%







Les beaux draps

Nestor Emil Polderevic signait chacun de ses ouvrages du simple diminutif de « Polder ». C'est de ce même sobriquet qu'il marquait de son seing chacune des toiles qu'il peignait, dans un savant entrelacement des six lettres en un monogramme hermétique. C'était un artiste aux multiples talents, adepte bien sûr de la plume, un pamphlétaire qui la trempait dans l'humour bilieux de son pessimisme notoire. Si sa plume était trempée, plus que dans l'acide ou le cyanure, c'était d'abord parce qu'elle était en acier. Il n'avait aucune foi en l'Homme, dont il constatait l'influence néfaste sur le monde. Il était, par ailleurs, un disciple des pinceaux, qui lui permettaient d'offrir une vision plus délicate du spectacle naïf de la nature, qu'il représentait sur de grandes toiles, dont l'Homme, sa bête noire, était totalement absent : de splendides panoramas bucoliques où la bergerie n'accueillait que les brebis et nul berger. Il esquissait des perspectives débouchant souvent sur des bords de mer au vaste horizon, son sujet de prédilection. Cette mer qui lui faisait songer au polder, qui lui faisait penser à la mer, et ainsi de suite à l'infini. Lui qui fuyait la compagnie des Hommes n'avait qu'un seul regret dans la vie, s'être marié sur le tard, avec une de ses jeunes modèles, une grande rousse aux formes généreuses qu'il avait fait poser pour quelques toiles, tentant dans cet exercice d'insuffler un peu d'humanité à son œuvre. Ce fut un travail sans suite, car il n'avait aucun goût pour la présence de ses semblables sur le canevas de ses châssis. Rosalinda s'était installée dans sa vie, prenant part à son quotidien. Elle était dévouée, attentive, l'accompagnait dans ses balades, il ne remarquait pas qu'elle devenait la gardienne de ses heures : il aurait dû la fuir.

Il faudrait bien changer les draps. Il devait se rendre en ville, se mélanger à ses congénères pour lesquels il ne ressentait que du dégoût. L'être humain avait un jour foulé le sol de notre planète et avec lui le chaos avait trouvé sa forme, modelant le cosmos même, le réduisant à sa proportion, mètre étalon de l'univers. L'Humanité avec un grand « H », comme sa bombe ! Il méprisait chacun de son espèce, et lui-même ne trouvait pas grâce à ses yeux : il aurait aimé n'être qu'une brise de vent ou une aile de papillon. Il fallait pourtant changer les draps et il devait se rendre au supermarché.

C'était la période des soldes. Il trouva ce qu'il cherchait, un drap blanc rayé de fines bandes grises, 140 x 190 cm. Il paya avec empressement, l'afflux de clients formait une foule compacte dans laquelle Nestor Emil commençait à suffoquer : il devait rentrer au plus vite.

Dans les premiers jours, il trouva un nouveau moyen d'incorporer la présence d'un être humain au sein de ses toiles, au milieu de ses paysages marins. Posant pour lui, Rosalinda était allongée au milieu des draps neufs froissés, la couvrant en partie. Sur le bas des jambes, la couette faisait un amas de plis ressemblant à une accumulation de pierres escarpées. Chaque sinuosité de la housse marquait un chemin abrupt, dont les lignes dessinaient des trajets tortueux rejoignant le bosquet d'oyats de son sexe nu, une touffe de poils roux. Le creux des hanches arquées esquissait sur le tableau la forme d'une petite anse ouverte sur le flot de vaguelettes ondulant, les lignes grises du drap-housse, qui venaient mourir sur l'échancrure du littoral de son corps, comme une nappe de ressac ondoyante. À l'acrylique,

Polderevic brossait ensuite avec précision une longue plage embrassant la courbe de son ventre, au sable très pâle comme la chair du modèle. Il secouait les poils de soie de son spalter, pour moucheter la berge en pente douce d'éclaboussures orangées imitant les grains de sable sur l'estran, qui rappelait la peau ocellée d'éphélides de la jeune fille. Une coquille bivalve abandonnée sur le rivage ponctuait l'emplacement du nombril. Le creux entre le cou, l'épaule et le début de la poitrine offraient à la mer bordière du drap rayé l'ouverture d'un golfe, prenant naissance au pied de la falaise d'un sein talqué d'un calcaire aussi blanc que le sel d'une saunerie, dont le versant à pente convexe se façonnait sous l'abrasion du reflux en submersion des vagues scélébrates du linge. En amont, sur la zone intertidale de sa chevelure, se déployait la marée d'algues rousses de ses longues mèches qui paraissaient flotter entre deux eaux, parmi les replis du tissu dont le blanc cassé imitait la couleur de l'écume. La pose de la jeune fille était parfaite ! Le peintre avait su transposer le dessin de ses courbes et paraphraser son schéma de forme humaine, afin de la transcender en une de ces marines qu'il affectionnait tant, une marine sans bateaux car sans marins, sans un homme. Seul le corps de Rosalinda offrait la silhouette de sa chair au châssis horizontal.

Très vite pourtant, Nestor Emil ne parvint plus qu'à dessiner des littoraux en ruine, au décor effrayant et ravagé, aux formes sans harmonie. Les rochers de la couette, toujours cassant sur le bas des jambes, ne couvraient plus désormais qu'un rivage désolé, dont les contours suivant ceux du corps de Rosalinda s'affaissaient de manière irrégulière. Le bosquet d'oyats devenu terne s'enfonçait dans une crevasse sèche. Des purulences marbraient le flot du drap, qui dans l'anse venait se polluer dans la même marée visqueuse qui semblait suinter tout le long de la plage souillée de bactéries : une tache verte en forme d'ulve en bas du ventre absorbé de l'intérieur, pareil à un soufflé qui se ratatine ou un dinghy qui se dégonfle, des tavelures putrides qui se cramponnaient au bas des reins comme une grappe d'anatifes. Au creux de l'à-pic du sein rétracté et flétri, la peau du roc friable craquelait sur les os secs cendrés ainsi que des courlis, les ongles ayant poussé comme leur long bec dans la vase du drap à rayures, n'ouvrant plus que sur le dessin discontinu d'une rade dentelée en créneaux le long des côtes sous un éboulis. La chair amaigrie du buste cachectique était livrée aux larves, fendillée, semblable au vernis d'un gelcoat sous la moisissure, l'érosion de l'épiderme en train de pourrir sur la berge des cuisses décharnées, le merlon du sexe sécrétant une humeur blanchâtre identique au suif et la céruse d'un galipot.

Une quinzaine de jours auparavant, Nestor Emil avait étouffé Rosalinda avec l'un des anciens oreillers, un jour de colère, sans raison apparente, une dispute : elle lui avait reproché peut-être une fois de trop sa misanthropie. Elle avait craché dans son dernier souffle quelques gouttes de sang dans la taie et s'était vidée, dans les soubresauts de l'agonie, du contenu de ses intestins et de sa vessie, les selles et l'urine ayant souillé jusqu'à l'alèse même, et il s'était immédiatement dit : « Il faudra bien changer les draps. »

Finalement écœuré par le spectacle de la dépouille faisandée, notre peintre, qui ne trouvait plus là sujet digne de s'abandonner à la rêverie de son imagination, se décida à se débarrasser des reliques de sa jeune épouse. L'exuvie de son cadavre ne formait plus qu'une enveloppe flasque supportant des chairs atrophiées et déliquescents, les os du torse cliquetant comme les lames d'un xylophone. Il l'enroula donc dans les beaux draps qu'il avait achetés

expres pour elle, nouant le paquet en putréfaction avec une longue corde de chanvre. Il prit sa voiture et s'éloigna de sa maison campagnarde afin de s'en délester sur les rivages d'une plage normande, comme on rejette un poisson à la mer : elle était d'une certaine façon devenue une sirène. Il n'avait plus beaucoup de goût pour l'existence, car en un sens, sa présence lui manquait. Il roula longtemps puis s'arrêta au pied d'un grand arbre à feuilles linéaires en haut d'une falaise.

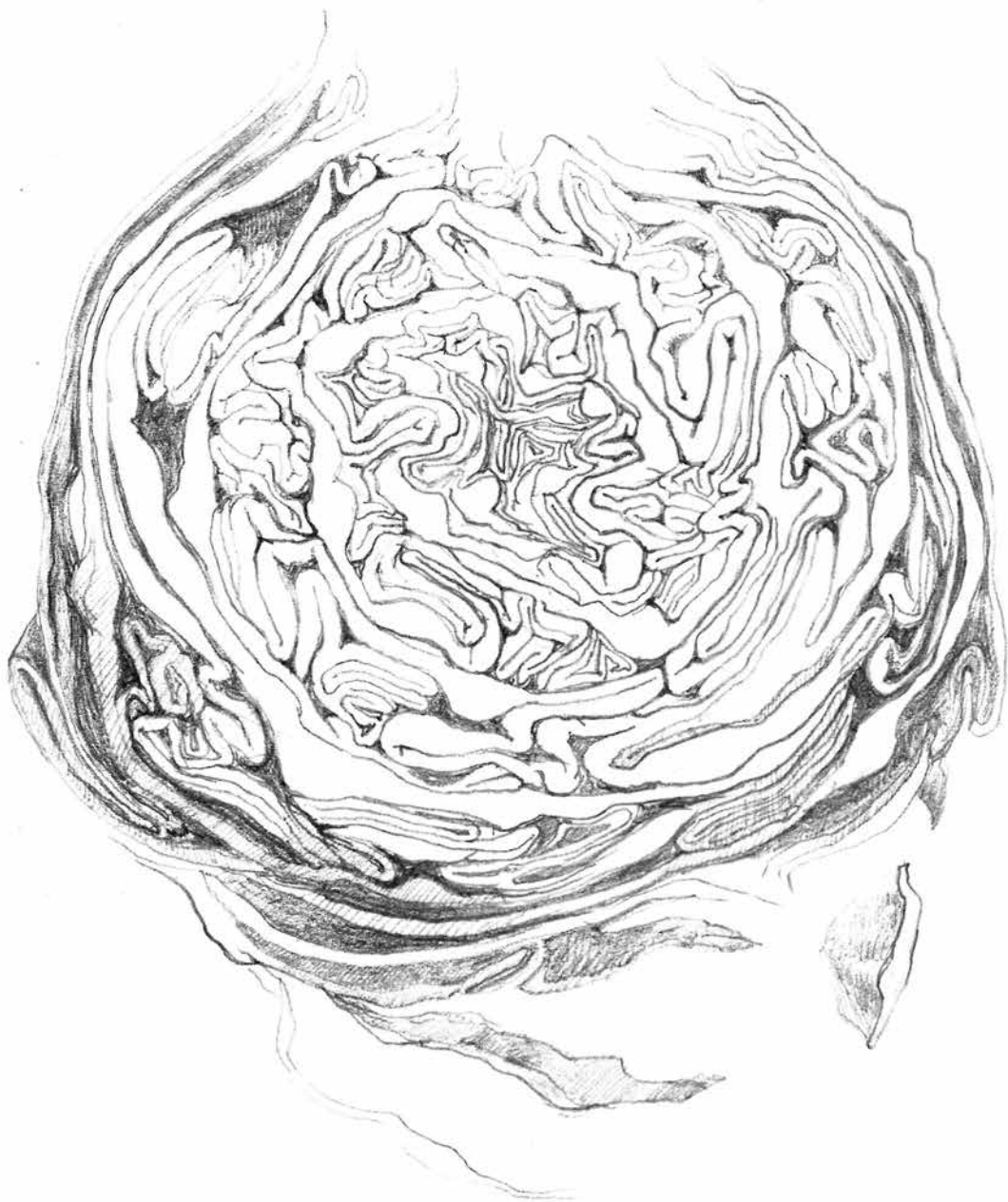
Nul ne sut jamais ce qu'il advint du pauvre homme, pas plus que de son modèle, dont la disparition avait fini par inquiéter certaines de ses connaissances. Des policiers fouillèrent le domicile de Nestor Emil Polderevic sans trouver âme qui vive. La chambre vide offrait cependant la vision d'une scène inquiétante : au milieu d'un fumet nauséabond de pourriture, le lit nu faisait face à un châssis de toile horizontal badigeonné d'un blanc cassé élégant, rayé par des lignes grises et parallèles. La plus haute, plus longue que les autres, se terminait perpendiculairement par une autre ligne qui descendait jusqu'au cou d'une forme humaine à peine esquissée, accrochée les pieds dans le vide, comme un bonhomme allumette au jeu du pendu.





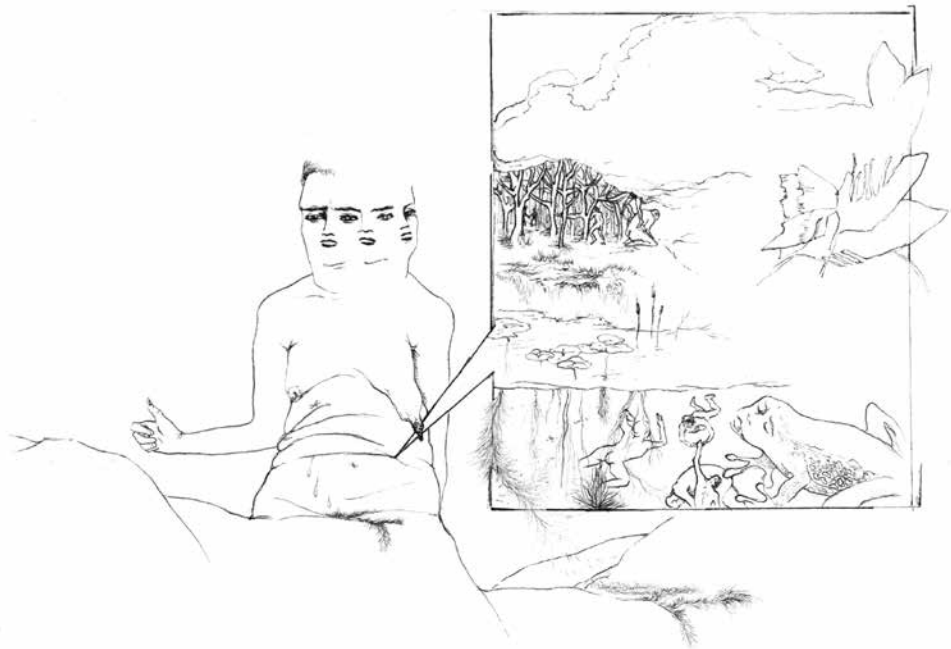






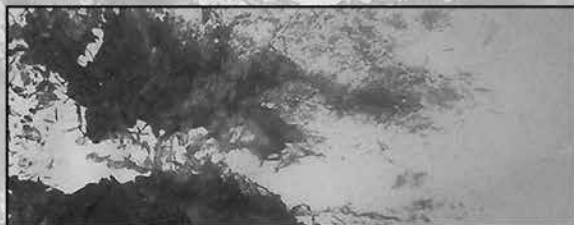












Il vient. Il ap-
proche. Il se pré-
cise. Déjà dans
la lumière du
couchant, plus
qu'imminent,
il règne...



Ou plutôt il est comme un visage constant tourné vers moi, sans traits, sans face, rien que revers, une empreinte évidée, l'envers de chaque pli, ...



... de chaque souffle mainte-
nant, de chaque perle trans-
pirant sur la peau...

Il est ciel, paysage qui me
regarde. Air tout entier qui
me respire.

Je le sens qui me surplombe
depuis la falaise. Depuis
les tois. Il est la falaise
qui m'appelle à gravir. Forêt
de surplomb. Il règne. Il im-
prègne. Il pénètre.



Chaque vague plus dense,
plus lourde. Me heurtant de
son battement incessant, ...



me trempant, m'écrasant
de son poids au-dedans, me
plaquant à moi-même...

Comme un cri
insensé, un cri
de lourde houle
qui gonfle, qui
m'emplit...
qui me jette à
moi-même, qui
m'accule, me
cambre, appelant
je ne sais..





Gielée brûlante. Clapote-
ment de braise tout au
fond de la grotte.

Interne caveme soudain
brasier. Il est jaillisse-
ment, Désir. Il est impré-
gnation de Vouloir. Teinte
d'Appétits dont tout se
colore. Qui tourne toute
Attention, toute Intuition,
tout regard.

Âme orientée,
je tâtonne



dans ma propre nuit, pen-
chée sur mes gouffres, mes
pentes ancestrales, mes
précipices ascendants.



Je cherche à sentir, à
mesurer à palper, ce à
quoi j'incline de tout
mon Être, de tout mon
Éprouver.



Partout le Peuple gonfle, gonfle,
harangue.

Partout le clergé des Artistes arrange,
apprête et coiffe ses petits prêches, où
baigner les sensibilités, où baptiser les
existences et pénétrer nos ombres.

Partout engluement de postures, postiches
de Morale, prêt-à-porter de jugements, emprise partagée sur
comment vivre... Pour de tout faire mirage, croûtes de squames
étouffant toute mue, encernant sous des rires, des soupçons, des
sanies, l'insupportable prurit de sentir, de goûter, l'insupportable
savour de vivre au creux des liédeurs de la chairs, des moiteurs
croissantes de la finitude...



Ni la courtre insolente de nos reins, ni le
profil d'un enfant qui dessine une aurore,

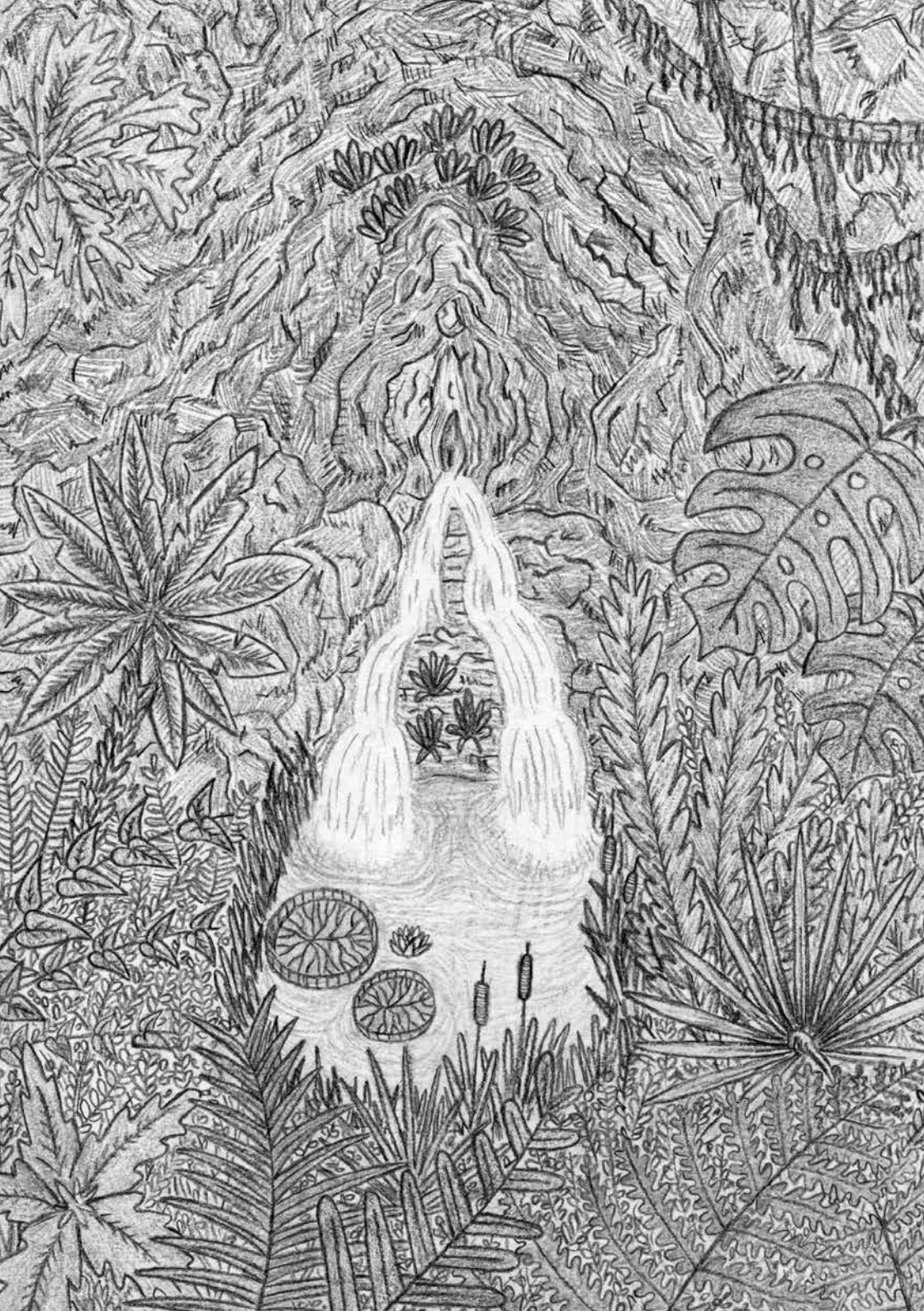


ni le chant
musculaire
de nos gestes
à l'effort, plus
rien ne trou-
vant gré, ...
Je m'éloigne.



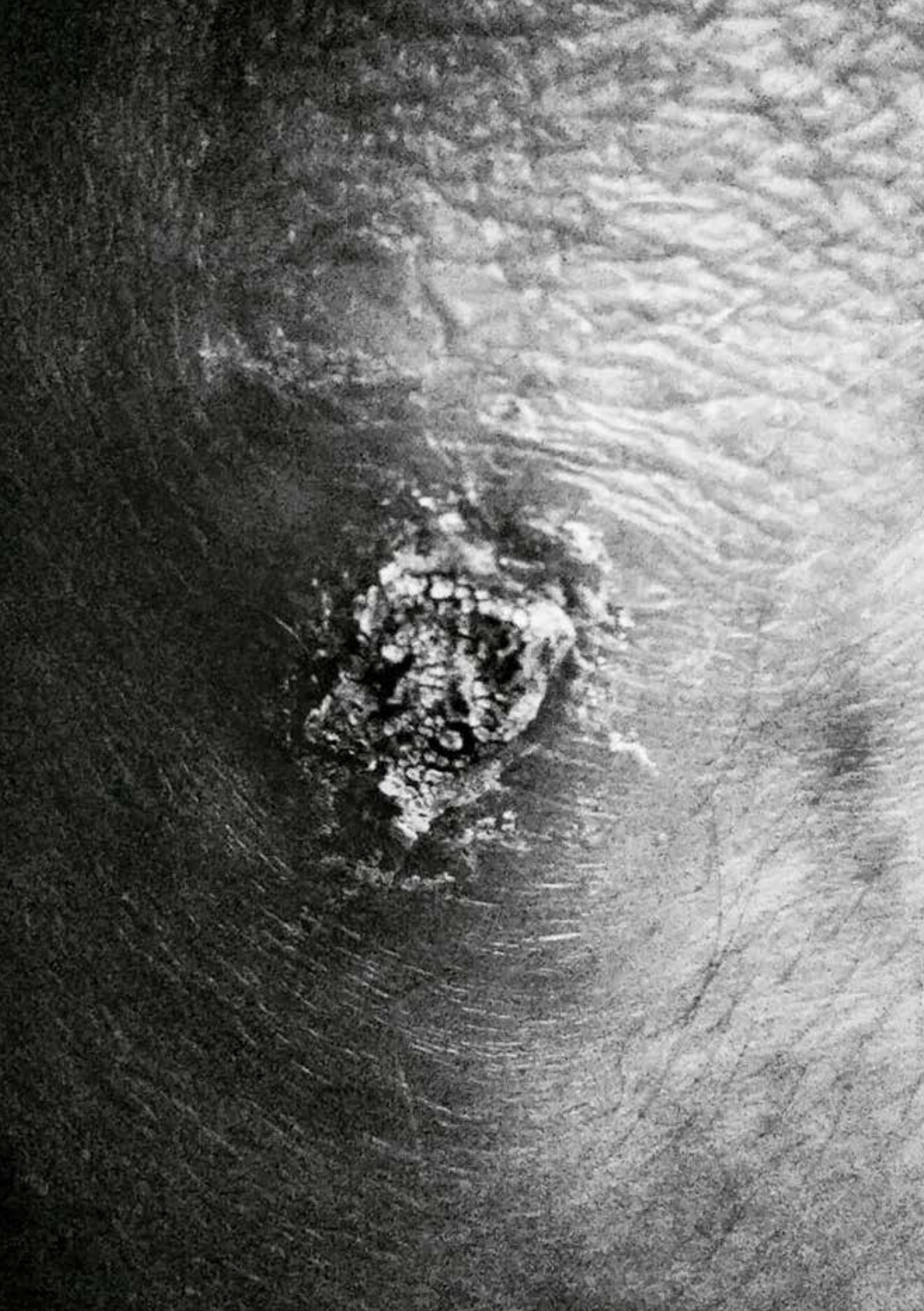
Je suis le Grand Large de civilisation qui s'imprime en mes viscères
Je suis la pente insue où ruissent mes pas, où se coule ma peau...

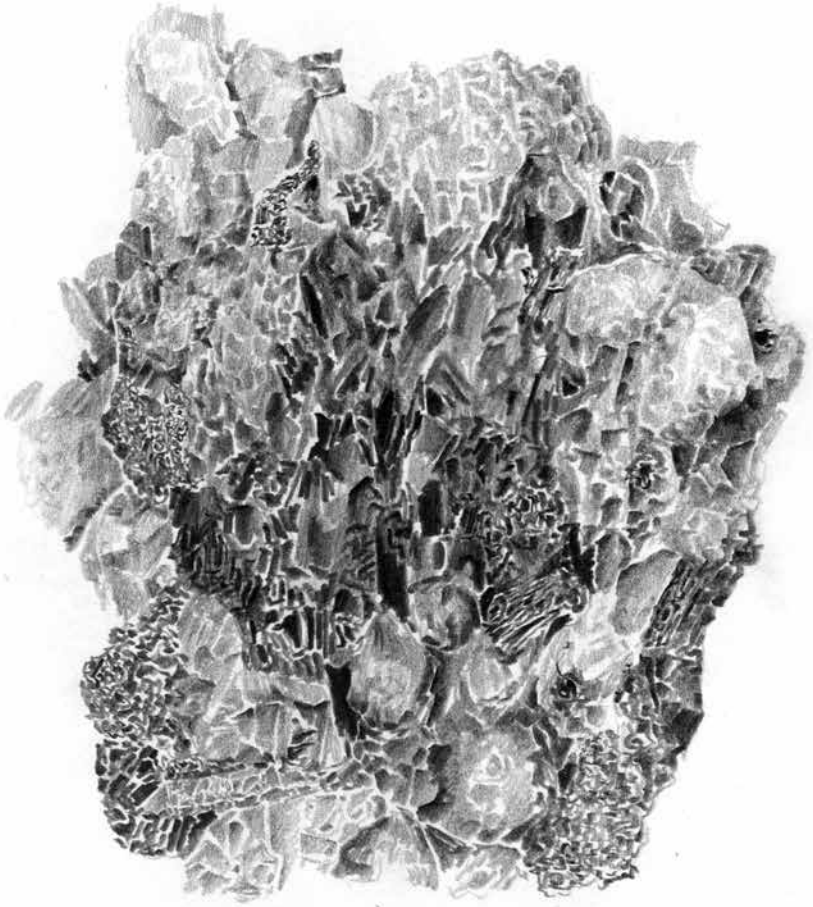


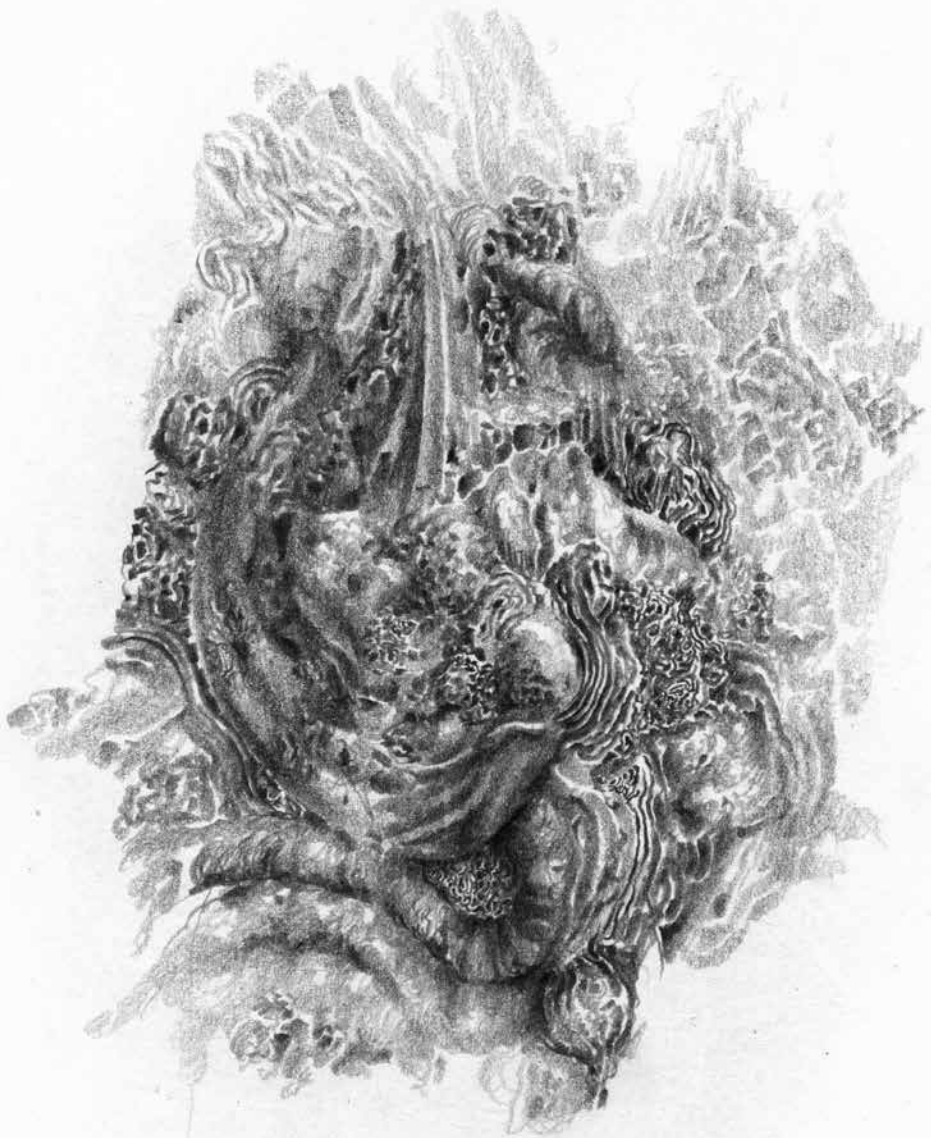












Des cassolettes de parfums

Rêverie culinaire à partir de Sainte Lydwine de Schiedam de J.-K. Huysmans.

A cette époque là, ma voisine, Catherine Simon, la visitait chaque jour, le matin, le midi et le soir. Déjà elle se traînait sur ses genoux calleux et s'agrippait aux huches et aux sièges pour se mouvoir ; mais de nouveaux maux l'affligèrent à l'automne et l'obligèrent à croupir sur sa couche et ce fut, cette fois, pour jamais ; la plaie béante sous les côtes, qui n'avait pu se cicatriser durant l'été, s'envenima avec les fortes chaleurs, et la gangrène la gagna si bien que des vers que l'on cru engendrés par la putréfaction parvinrent à se faire jour sous la peau du ventre et pullulèrent dans trois ulcères ronds et larges comme des fonds de bols ; la vermine se multiplia d'une façon effroyable et paraissait houillir tant elle grouillait ; les parasites avaient la grosseur du bout d'un fuseau et leurs corps étaient gris et aqueux et leurs têtes noires, terribles.

Les médecins appelés à son chevet, tous venus de la ville pour lutter contre l'invasion de vers, lui prescrivirent, fidèles à leur classe, d'appliquer sur ces nids de vermines des cataplasmes de froment frais, de miel, de graisse de chapon, auxquels d'aucuns conseillèrent d'ajouter d'autres mets luxueux qui exigeaient en plus d'être chers d'être préparés avec certains soins — car il fut remarqué que si la farine de froment était un tant soit peu éventée, les vers ne s'en repaissaient point —. La veuve Simon parvint des jours durant à rassembler tout ce qui fut utile à la suppliciée pour guérir, et les remèdes, pour coûteux qu'ils furent, la soulagèrent si bien que l'on arriva par ce moyen à retirer de ses blessures quelques centaines de vers par vingt-quatre heures. Mais la pauvre femme, qui jusque-là s'était tenue éloignée du malheur, se ruina dans le commerce d'amour charitable et plongea sa famille dans la disette.

Revenue à elle et reconnaissante d'un tel dévouement de la part de sa paroisse, Lydwine, qui ne savait pas dans quels tourments désastreux elle précipitait la bonne âme, la chargea en remerciement de distribuer les aumônes dont elle bénéficiait et sur lesquelles elle vivait aux indigents des villages alentours, ce que la pauvresse, à bout de force, fit de bonne grâce, s'interdisant de détourner pour son profit ce dont la malheureuse se départait avec une infinie humilité. Et lorsqu'il lui arrivait de ne pas strictement lui obéir en s'arrangeant de façon à prélever sur les sommes qu'elle lui confiait pour nourrir les membres souffrants du Christ les quelques deniers nécessaires pour subvenir à ses soins et besoins, c'était toujours dans l'intérêt même de la malade et jamais dans le sien propre. Parfois, Lydwine s'apercevait de ces amicales supercheries et souriait en silence ignorant par là le terrible dénuement dans lequel glissait toujours plus dangereusement la veuve et sa nombreuse famille.

La brave femme préférait frustrer ses propres enfants plutôt que de priver la souffrante ajoutant à la honte de l'indigence qui la frappait la peine de ne pas savoir secourir les siens. Elle tomba à son tour affreusement malade et c'est ainsi que je me suis retrouvée à la remplacer au chevet de la malheureuse Lydwine. Celle-ci s'en voulait terriblement de ne pas avoir sentie la catastrophe venir et souffrait de voir tous ses protégés mourir littéralement

de faim, cherchant vainement comment elle parviendrait à les sauver de la famine. Sa charité si prévenante auprès des gueux et des gueuses de la région ne fut rémunérée que par le silence et l'évitement des villageois à qui elle fit appel de générosité. Elle n'en prit nullement ombrage. D'autres, moins accablés de tourments qu'elle ne le fût, se seraient déjà cru depuis bien longtemps abandonnés par Dieu, mais jamais je ne l'entendis s'emporter contre Lui alors que ses provisions vinrent à s'épuiser complètement et sa bourse se vider jusqu'au dernier sou. Cela me navrait d'autant plus que ma pauvre Catherine se mourait et que je demeurais impuissante à l'hécatombe, ne mangeant moi-même que rarement à ma faim.

Pendant que tout et tous mourraient autour d'elle, Lydwine continuait de pourrir sur pieds et moi de la soigner. En outre de ses ulcères dans lesquels vermillaient des colonies de parasites qu'on alimentait sans les détruire, une tumeur apparut sur l'épaule qui se putréfia. Tout son corps à présent était à vif l'exposant au développement en elle du feu sacré. Le mal des ardents entreprit le bras droit et en consuma les chairs jusqu'aux os ; les nerfs se tordirent et éclatèrent tous ensemble sauf un qui retint le bras et l'empêcha de se détacher du tronc. Aux effroyables névralgies qui l'assaillirent et lui forèrent ainsi qu'avec un vilebrequin, les tempes et le crâne, répondit quelque chose comme des coups de masse brutaux qui lui fendirent le front de la racine des cheveux jusqu'au milieu du nez ; le menton se décolla sous la lèvre inférieure et la bouche enfla jusqu'à éclater ; l'œil droit se liquéfia avant de s'éteindre complètement et l'autre devint si sensible qu'il ne pouvait supporter, sans saigner, la moindre lueur. Elle se mit alors à perdre le sang par la bouche, par les oreilles, par le nez, le sexe et l'anus avec une telle profusion que son lit ruisselait.

Je me demandais, hébétée, comment il pouvait sortir d'un corps si parfaitement épuisé, une telle quantité de sang. Au bout de quelques instants, je parvins à m'extraire de la terrible fascination que ce lamentable spectacle exerçait sur moi et sans songer à autre chose que ce à quoi j'avais toujours assisté dans ce village, je pris l'initiative de rassembler autour de moi jarres, bassines et écuelles. Je m'en servis pour recueillir le sang de la malheureuse après avoir pris le soin de verser dans chacune d'entre elles quelques gouttes du vinaigre qu'il me restait afin que le précieux liquide ne coagula aucunement. Sans réfléchir davantage, je partis en cuisine hacher finement quelques gousses d'ail et les dernières échalotes qu'il nous restait. Je fis chauffer de la graisse dans une poêle épaisse, et après avoir fait revenir du persil, l'ail et les échalotes hachés, j'y ajoutai le sang de Lydwine. Je mélangeai le tout avec une cuillère en bois et je fis rissoler des deux côtés l'espèce de crêpe obtenue. C'est ainsi que le premier soir, je nourris les enfants de ma voisine. Le lendemain, c'est elle qui mangea ma sanguette et les jours suivants, ce fut à mon tour et à celui de mes voisins les plus proches que je pus ainsi sauver de la faim. Mais lorsque la source se tarit, à peine six lunes étaient passées. Et l'hiver était loin d'être fini.

L'hémorragie dont avait été victime la martyre était autant celle des sangs que des sens, et nul doute qu'elle avait drainé jusqu'aux draps beaucoup de son esprit qui semblait ce matin là l'avoir définitivement quittée. A défaut de saigner encore, elle continuait à pourrir, à demi-consciente. J'avais observé durant l'été Catherine Simon lui administrer en sus de cataplasmes de fleur de froment et d'axonge, de simples tranches de pommes coupées fraîches, pour les apposer sur ses plaies et en rafraîchir l'inflammation. Je me rappelle que

plutôt que de me déguster, le crumble réalisé m'avait dans un mouvement coupable ouvert l'appétit. Mais il n'y avait plus une pomme dans le canton maintenant que la neige recouvrait tout le noir pays. Un médecin d'un diocèse éloigné qui avait entendu parler d'elle, se pencha sur son cas édifiant et fit appliquer sur ses foyers purulents des compresses imbibées d'une mixture de plantes de forêts qu'il avait mélangée à une décoction de centaurée ou de mille-fleurs, et qui sécha peu à peu les ulcères. Ce nouveau traitement contribua à couvrir son corps dévasté par la maladie d'épaisses croûtes comme celles qui recouvrent les pains du moulin voisin et elle devint noire de surface, elle qui avait toujours été blanche comme les linges. En qualité d'ardennaise me vint alors une autre idée.

C'est sur le dôme ridicule d'un ventre rempli d'eau que je choisi d'abord d'opérer, car la surface était la plus importante. Je n'eus finalement pas grande difficulté à séparer la croûte des chairs pourrissantes, mettant à jour un nouveau foyer de vermine grouillante. Les vers, moins nombreux qu'à la sortie de l'été, semblaient complètement aveugles et se baignaient tel de gros poupons dans le pus devenu épais et sirupeux. Ce dernier adhérait partout à la large croûte prélevée et formait de longs fils de sérosité semblable à du miel. Il me servit de graisse une fois que je l'eus séparé du reste du corps en le grattant délicatement à la spatule. Je le mis à fondre dans une poêle en fonte et fis rissoler un oignon finement haché. Je versai dessus la croûte séchée que j'avais préalablement découpée en larges copeaux et qui gonflèrent à vue d'œil en s'imbibant de l'oignonade bien grasse et grésillante. Une odeur délicieusement enivrante ne tardât pas à s'échapper de mes fourneaux et les enfants furent les premiers servis. Le lendemain, tandis que j'appliquais avec délicatesse des compresses sur le ventre rendu à vif de la malheureuse, je pris soin cette fois de prélever les croûtes noires qui avaient recouvert son visage et que la maladie avait fini par ne plus épargner. Tout le côté gauche de la face était boursoufflé et raviné par des rigoles de larmes et des rainures de sang. Je prélevai avec difficulté la croûte épaisse qui couvrait son côté droit arrachant un bout entier de sa narine jusqu'au cartilage du nez. C'est le bruit de craquement sourd qui m'avertit de ma maladresse. Il me fallait à tout prix éviter ce genre de bétise, d'abord pour Lydwine dont le râle de douleur était devenu constant, ensuite pour la petite communauté dont j'avais à présent la charge et pour qui le corps de la malheureuse était devenu comme le garde-manger.

Lorsque les croûtes étaient plus coriaces à détacher des chairs, et menaçaient d'en emporter des filaments ou des parties entières, je pris d'abord l'habitude de les humecter très légèrement comme autour de l'œil, où j'avais appliqué un linge imbibé de glaire et de lymphe directement dessus, mais cela avait pour conséquence de les rendre beaucoup moins fermes à la cuisson. Raison pour laquelle je préférerai ensuite appliquer quelques minutes avant l'opération un onguent réalisé à base de bicarbonate de soude qui permettait au contraire de les durcir et de les faire se détacher toutes seules. Les jours suivants, je continuais à prélever les croûtes partout où elles se formaient, jusqu'aux endroits intimes eux aussi recouverts de plaques plus ou moins suintantes à cause de l'humidité des chairs et des plaies qu'elles surfaçaient. Les grandes lèvres ne résistèrent pas au prélèvement, malgré toutes les précautions observées et la qualité de l'onguent préparatoire, pas plus que le gros orteil droit qui vint avec la croûte supérieure du pied et que je dus cuisiner à regrets. Mais le plus compliqué

était à la fois d'entretenir la décomposition de ce corps à présent décharné et de faire sécher à point les tissus mortifiés. Au bout de quelques temps, elle ne fut plus qu'une énorme plaie suintante, l'exsudat séreux, par endroit glaireux, qui proliférait sur elle la faisant ressembler à un très gros canard laqué. Lorsque, au bout de deux semaines, peut-être trois, plus une seule écorce de fibrine ne fut exploitable pour mes plats, je me contentais de réaliser des salades d'escarres que je prélevais sur le dos suppurant de Lydwine et sur ses fesses en les mélangeant à des noisettes et des graines de tournesol, de lin et de chanvre toastées. Dans le meilleur des cas, je parvenais à agrémenter la maigre pitance de caillots soustraits aux veines dévastées de la pauvre martyre, mais il y a des jours où rien de son corps ne pouvait plus servir à ma cuisine, pas même le pus devenu rêche et immangeable. Ces soirs-là, je priaï pour que de nouveau elle pisse le sang. Mais la source semblait être définitivement tarie.

Malgré les difficultés rencontrées pour se nourrir et d'autres liées aux épidémies qui ravagèrent cette année-là nos campagnes, ma voisine reprit du poil de la bête et sortit de la maladie en même temps que de l'hiver. Seul un de ses enfants décéda, ayant mal digéré, j'en ai bien peur, la salade de champignons et de chancres que je leur avais mitonné en désespoir de cause. Les médecins accusèrent sans hésiter la peste noire qui, selon l'observation d'un docteur de l'époque, « se déclarait avec fièvre continue, apostèmes et carboncles ès parties externes, principalement aux aisselles et aux aïnes », ce qui, en plus de m'arranger, n'était peut-être pas faux, car il n'y a pas de raison que parmi toutes ces méchécances dont elle souffrit et l'incroyable assaut de calamités physiques qu'elle l'endura cet hiver là, elle n'ait pas contracté cet autre fléau venu d'Orient. Quand elle revint au chevet de Lydwine, Catherine Simon s'évanouit d'horreur devant le spectacle consternant de son corps supplicié. A son réveil, elle me chassa de la chambre de notre martyre à coup de balai m'accusant de l'avoir laissée pourrir et de l'avoir maltraitée à outrance du fait de mes mauvais soins. Je n'ai pas su trouver le courage dans mon cœur de lui expliquer comment je les avais sauvé elle, ses enfants, et la moitié du village en lui dévoilant les secrets de ma cuisine sanieuse, mais au milieu du raffut que nous causâmes, nous vîmes Lydwine se relever très péniblement de sa couche, ouvrir l'œil qui lui restait et me regarder avec une infinie tendresse. Son corps, qui jusque là attirait les mouches par l'odeur méphitique que répandait la maladie n'exhalait plus une odeur de putréfaction, mais au contraire un parfum très prononcé d'épices. Le pus qui continuait de sortir d'elle parfois à gros bouillons sentait bon, les vomissements effluaient de délicats arômes ; et de ce corps en charpie émanait soudainement un relent exquis de coques et d'épices du Levant, une fragrance à la fois énergique et douillette, quelque chose comme un fumet bien biblique de cinnamome et bien hollandais, de cannelle. Chacune de ses blessures semblaient être une cassolettes de parfum.

C'est ainsi, dans le silence des odeurs, que se conclut notre dispute. Je suis partie sous le regard reconnaissant de Lydwine, et celui hébété de Catherine, soulagée d'un poids considérable. L'école depuis a rouvert ses portes. J'enseigne de nouveau l'anatomie aux plus grands, la cuisine aux plus jeunes. Et je n'ai plus peur du bûcher depuis que je suis convaincue que de ces corps grésillant émane la plus délicieuse odeur lorsqu'en eux coule à flot la sève dont se gonfle la vigne, pourtant si noire et si nue pendant l'hiver.



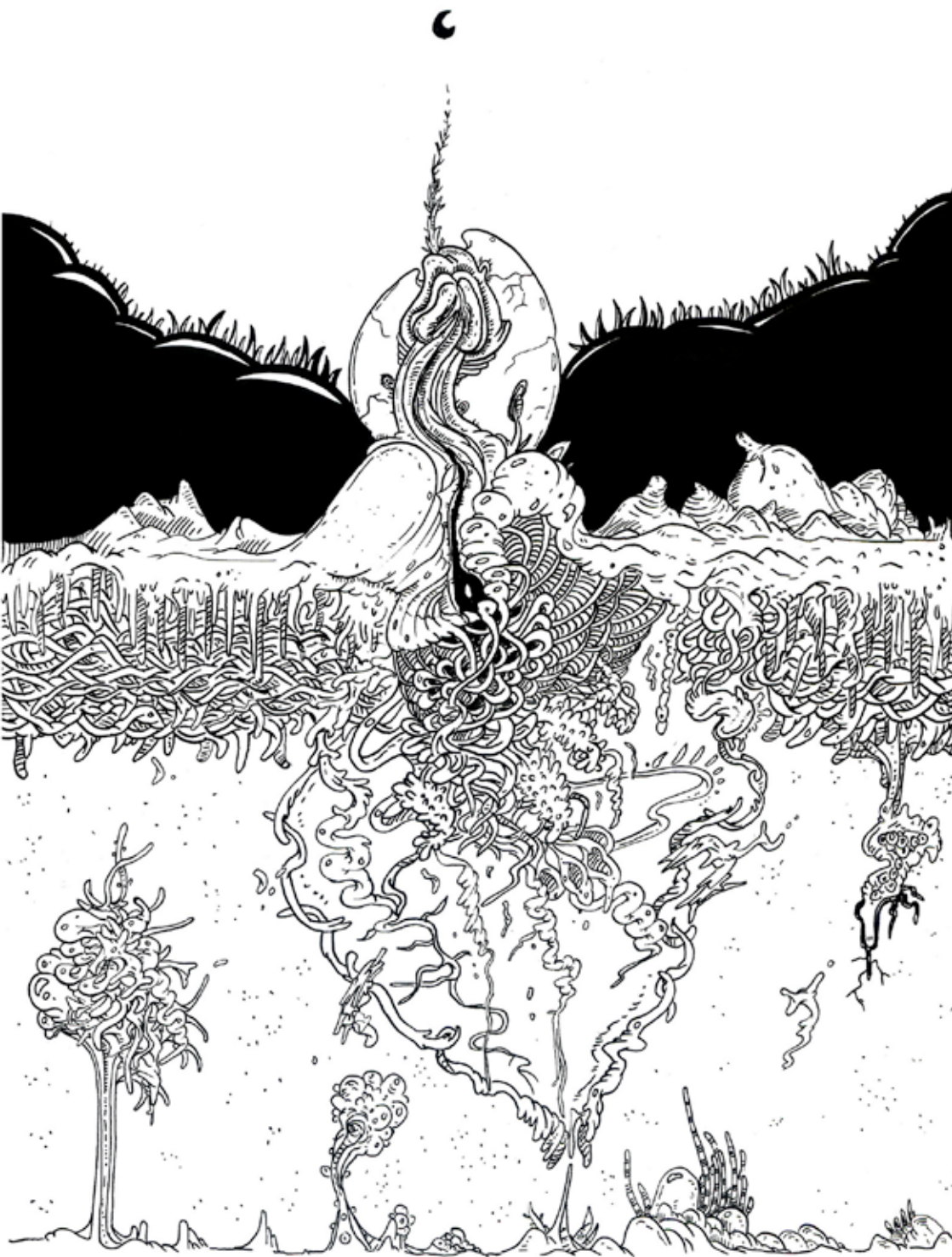




J. Smith
2014

Nature humaine MORTE.



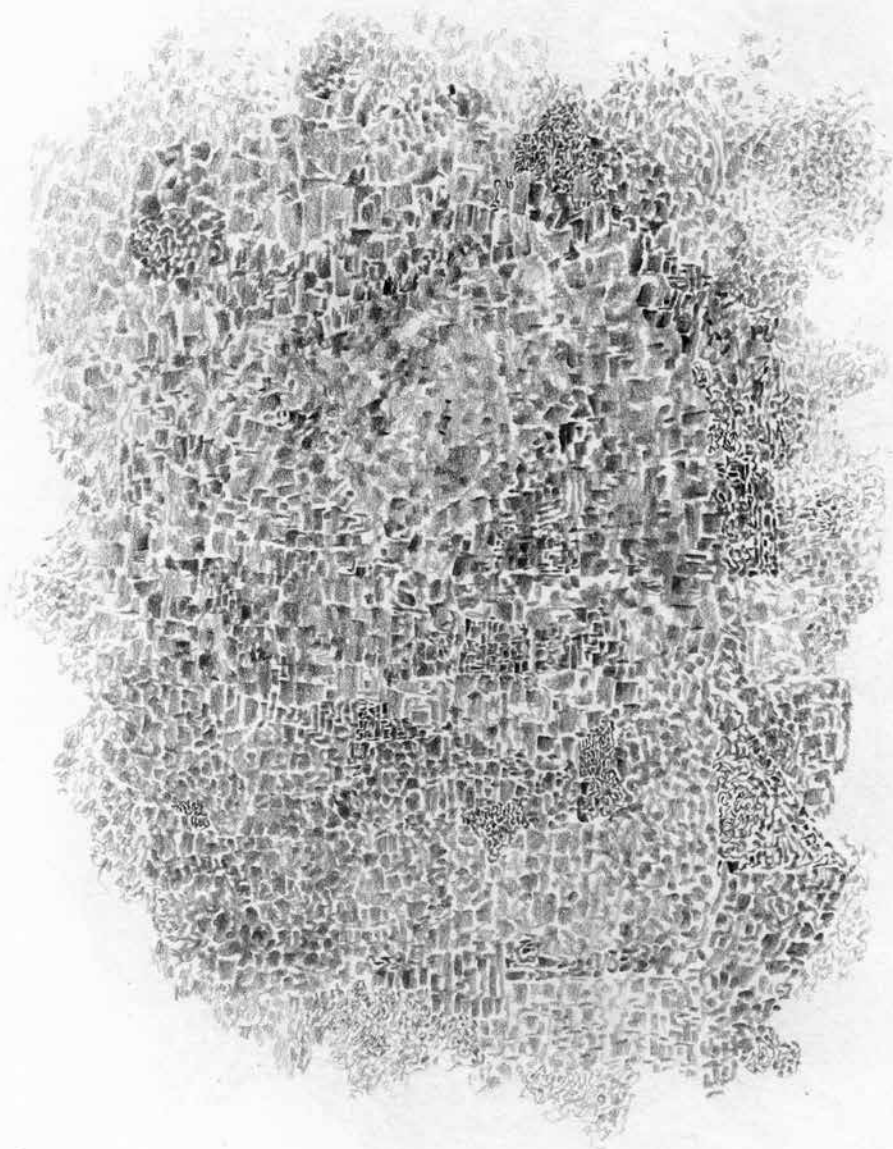


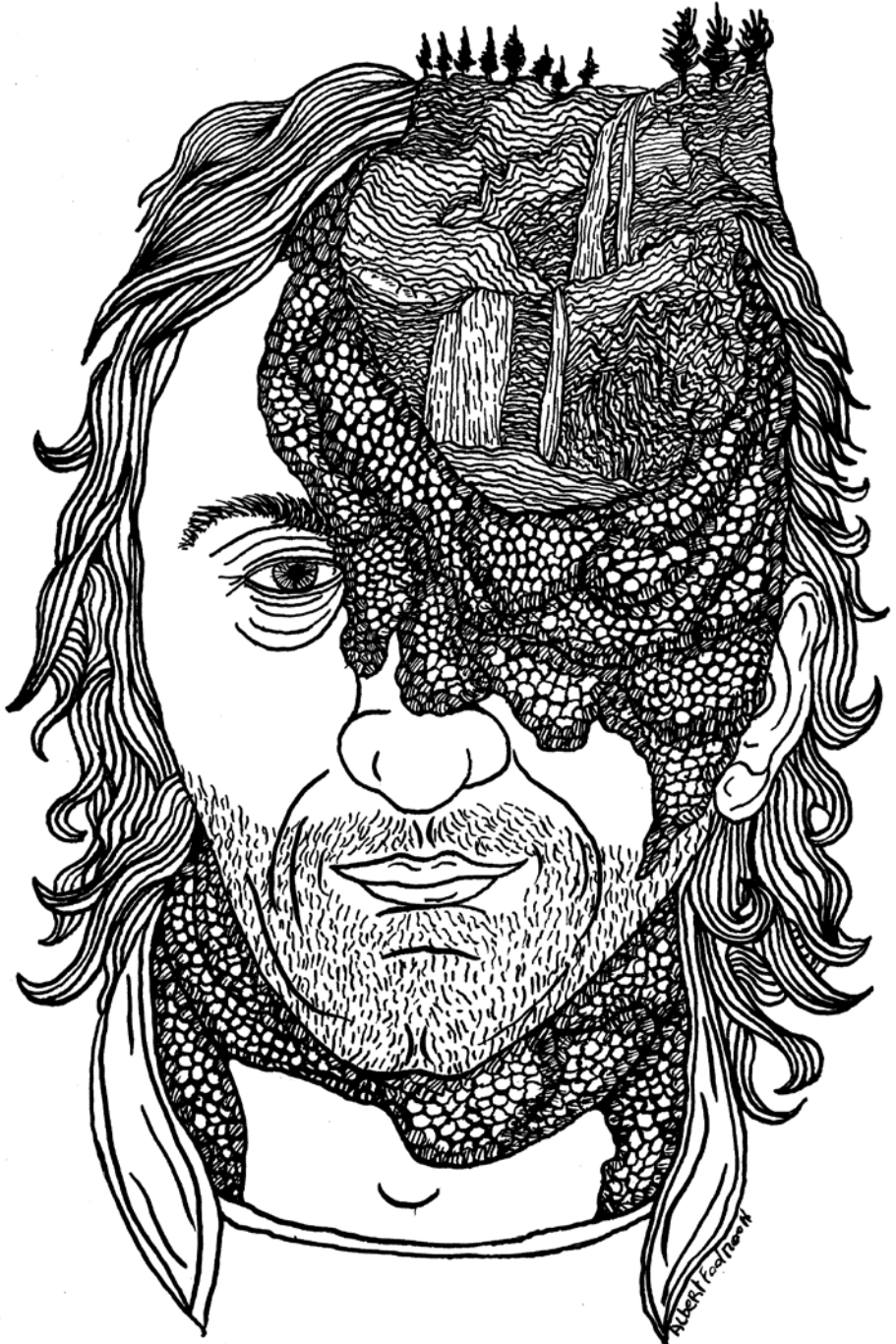
Plis, croutes et zones humides.
Plis, croutes, tu grattes.
Plis, croutes, tu grattes, zone humide, ça saigne.
Zone humide, ça saigne, t'étale, t'en as plein les doigts. Tu lèches.
J'aime bien le goût du sang.
T'étale, ça sèche. C'est moche.
Tu frottes, tu caresses. Non, non.
Tu crèmes, tu crèmes, tu crèmes,
Tu crèves. Tu pourris de l'extérieur.
T'as rien à dire. Tu sais rien dire.
Plis, oui. Mais bosses, creux, plat, ça croûte. Tu te croûtes toute seule.
T'arraches, tu grattes. C'est bon, ça fait moins mal. C'est chaud d'un coup, partout.
Orgasme de la peau qui suinte.
Putain de plis. Plus tu bouges, plus ça craque.
Tes formes, ta douceur se délitent. Tu durcis, tu deviens cassante.
Pourtant, c'est tout mou à l'intérieur.
Ta peau se disloque, se refait, se bat pour te surprotéger. Te bat.
Putain d'armure immonde.
Rame, rame dans la marée de ton propre sang.
Tu rêves d'une virginité qui n'a jamais existé.
Sous le corps enduit de sang, tu rêves d'une blancheur lisse éclatante.
Renaissance invisible sous la croûte.
Rage brûlante qui m'étouffe.
Marécages fumants.
Cris ! Crève ! Meurs !
Et vois s'extraire de tes chairs la lame suintante de tes faux remords !



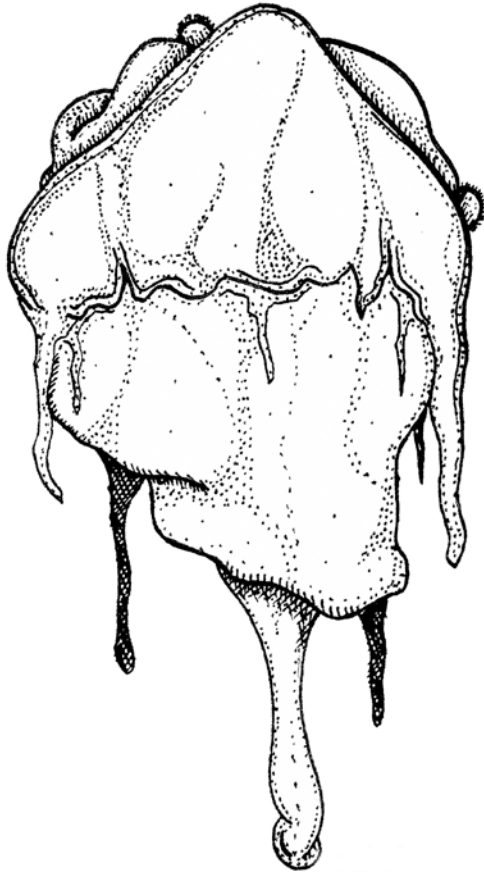




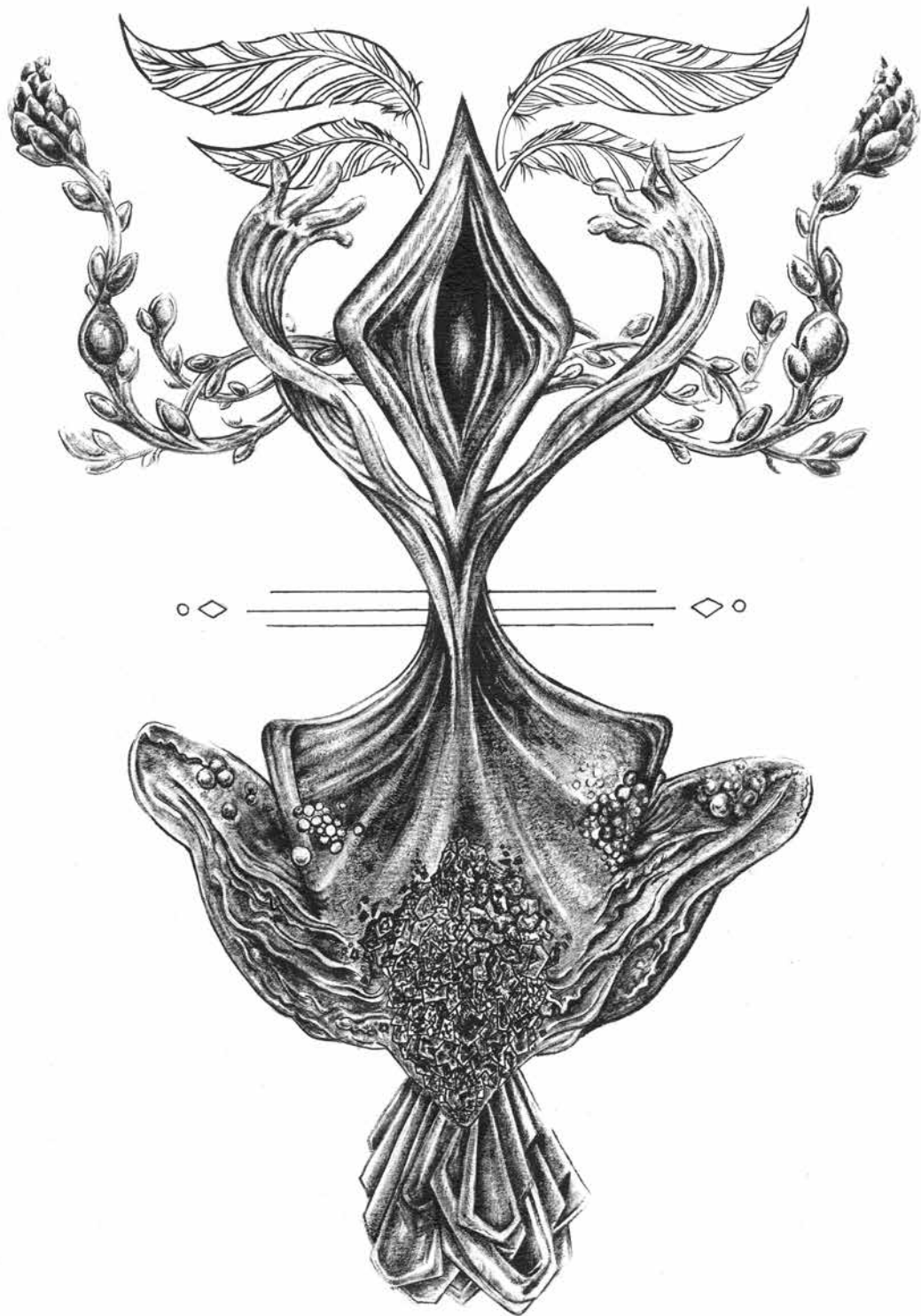


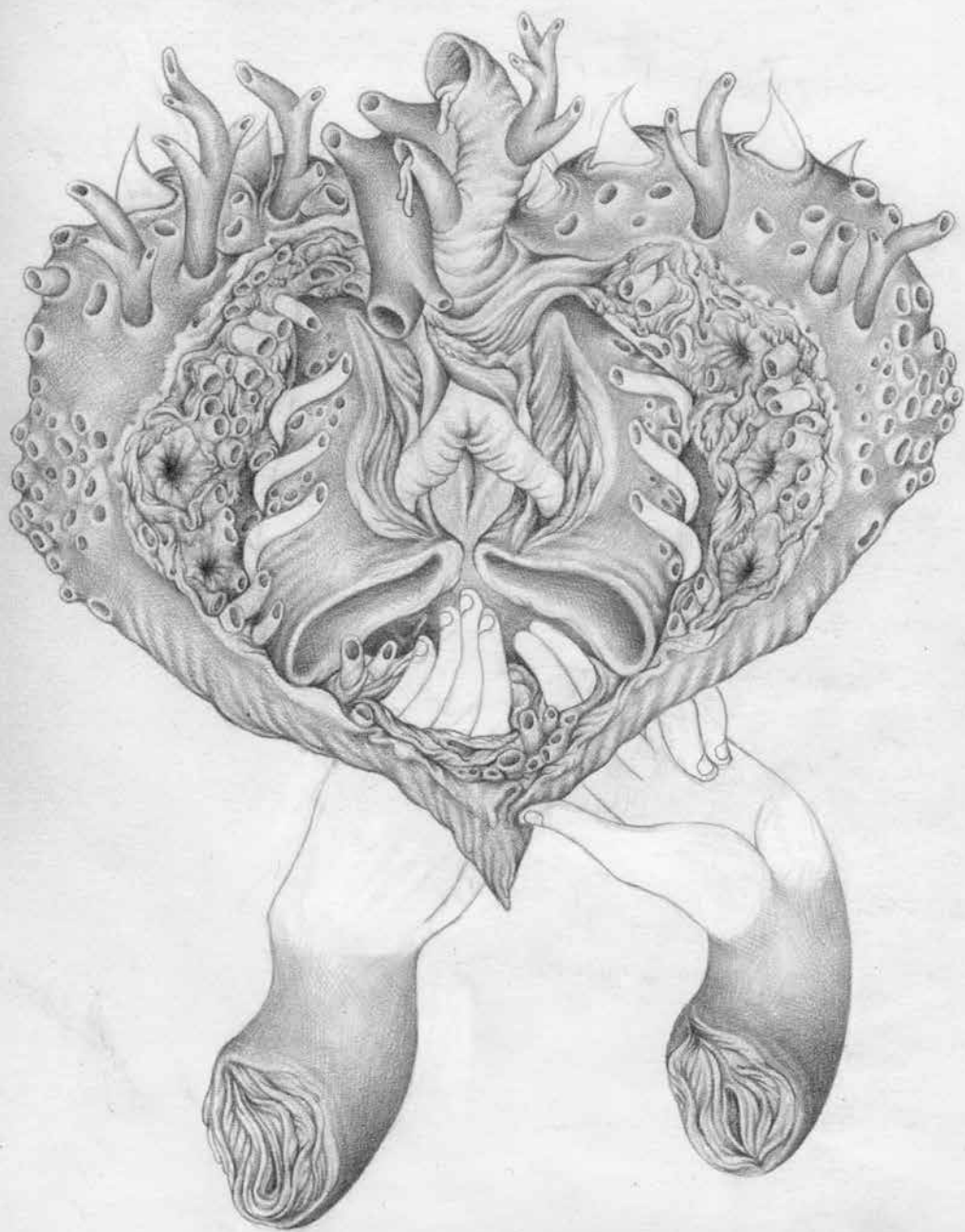


Alfred Ford 1894

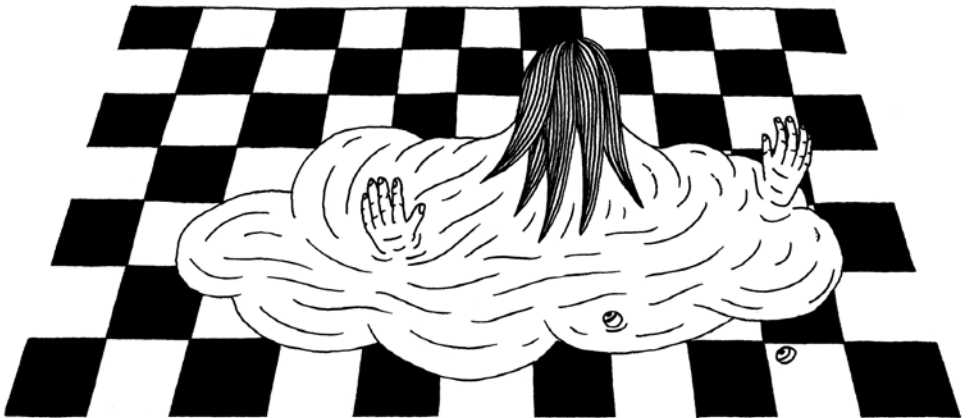
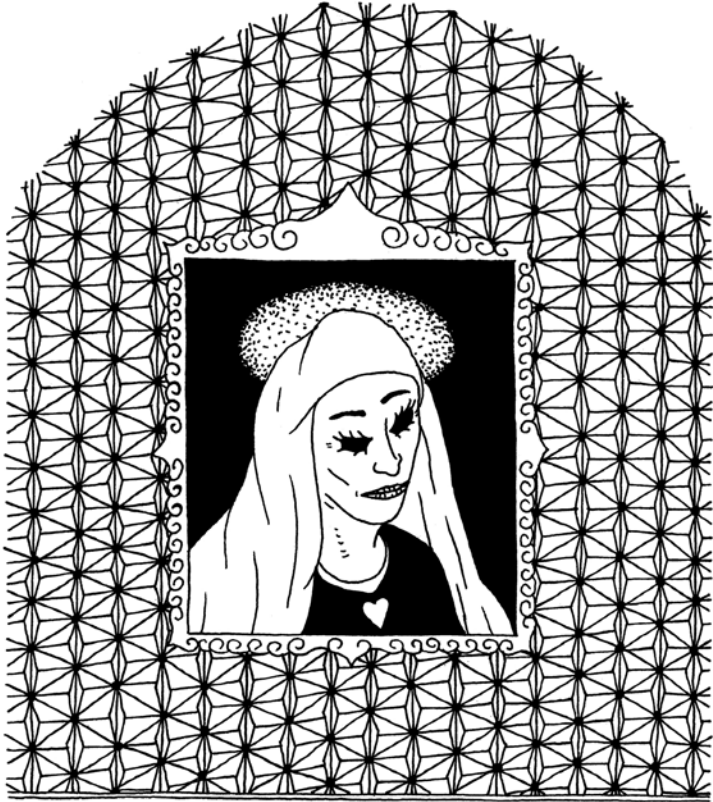




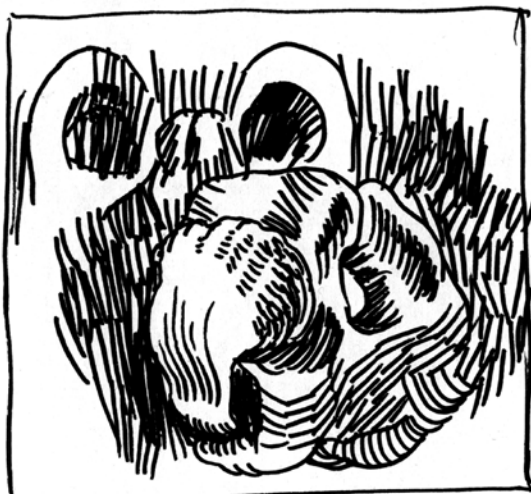


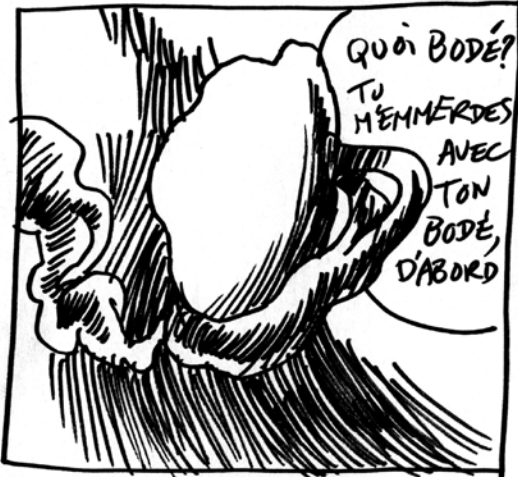


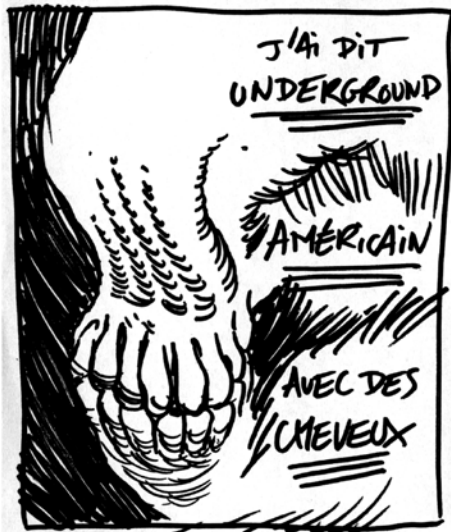


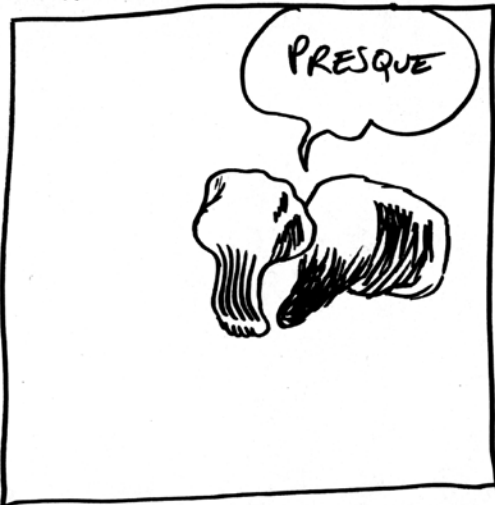












O Fortuna !

Je me souviens de ce bateau ivre, qui tanguait sur les braises de la terre. Des empreintes à l'encre brûlaient, tandis que les pages de votre épiderme disparaissaient. Des visages et des figures m'observaient. Ils murmuraient :

« Marche avec tes mains sous les pores corrosifs de tes ongles. Souffle avec tes poils sous les vertiges nauséux de tes frissons. Saute avec un rien sous les marécages abandonnés de tes baisers. »

C'est à cet instant que j'ai senti un coup de bâton sur mes hanches fracassées. Une odeur de cheveux frits et de chair brûlée. Du sang. Je me suis sentie tanguer à tâtons. J'ai alors barbouillé cette stérile comptine.

« Roseau entre les roses blanches et coulent ses épines. Sur la croix du cerisier crèveront mes globes opalins. En écume. L'ours mal léché marquera ma peau au fer d'une lance. En poids lourd. Mes couches veineuses seront scalpées et mes os rongés par un chien galeux. En pointillé. Mon cervelet croustillera de nouveau et mes entrailles jailliront de pivoine. En croûte dans la croûte sous la croûte. »

C'est à ce moment précis, sous les plis, que j'ai compris le non sens, les envies désabusées et le papier à lettre mâchouillé : des notes chantantes gelaient mes entrailles. J'avais un iceberg sur mes membres dépecés. J'avais la tête sur une falaise. Les orties grattaient la falaise et les orties pissaient sur l'iceberg. J'ai alors gerbé du sucre en morceau. L'acide dégoulinait sur la corne emphatique de mes doigts de pieds en rang d'oignon.

Mes vêtements collaient et s'imprégnaient de la souillure.

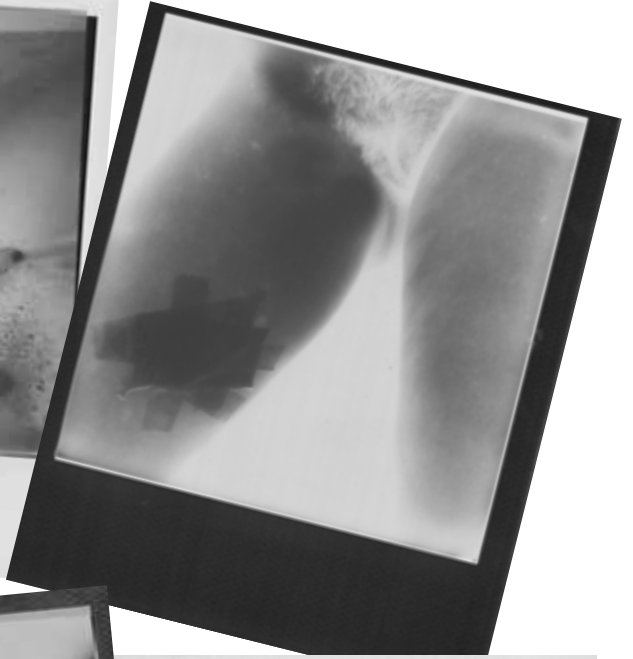
Un parfum nonchalant, (de l'alcool de cèdre à l'huile de pépins) embaumait mon tatouage synthétique. En croûte dans la croûte sous la croûte.

« Infamie ! O Fortuna! Mes nattes sont tissées et mes fesses apprêtées. Délivre moi, délivre ma silhouette sur un tas d'immondices. Je jeterai les ongles dans la pierre. Je fracasserai la gueule dans le verre. En pli dans le pli sous le pli. Je baiserais les insectes dans la terre. Je frapperai les merles dans les airs. Je mangerai le sexe dans le sexe. En pli dans le pli sous le pli.

Libère moi. Arrache moi. O Fortuna ! »

Oui mes vêtements collaient. Oui mes chaussures clochaient.

Et c'est ainsi, qu'une tâche blanchâtre a envahi mes organes. Mes poumons ont cramé. Mon foie jaunâtre s'est déchiré. Et mon cœur s'est arrêté, la cervelle était décimée. En croûte sous le pli avec la croûte dans le pli.



Ça fait du bien de vouloir péter des trucs
 Ça fait du bien de vouloir taper très fort avec son poing
 De toutes ses forces
 Dans des trucs durs
 Ça fait du bien
 Ça fait du bien de vouloir se faire mal
 De vouloir se taper très fort dans le corps
 Avec son poing
 Ça fait du bien
 Avec son poing taper dans sa tête
 Ça fait du bien
 Avec son poing taper dans son visage
 Ça fait du bien
 Dans sa tête à soi
 Avec son poing à soi
 Ça fait du bien
 Son nez à soi
 Avec son poing à soi
 Dans sa bouche à soi
 Son sang à soi
 Ça fait du bien
 C'est lequel son sang à soi ?
 Celui du poing aux jointures écorchées ?
 Celui du nez cassé ?
 Celui de la lèvre fendue ?
 C'est lequel son sang à soi ?
 C'est le sang qui coule parce qu'on tape ou le sang qui coule parce qu'on est tapé ?
 Ça fait du bien de voir son sang couler
 Ça fait du bien de sentir son sang couler
 Le goût de son sang ça fait du bien
 Son sang dans sa bouche ça fait du bien
 Son sang sur son palais
 Son sang dans sa gorge ça fait du bien
 Ça fait du bien son sang
 Ça fait du bien de voir son sang couler
 Ça fait du bien de le voir goutter par terre
 Ça fait du bien de regarder son sang par terre
 Ça fait du bien de regarder les dessins que ça fait ça fait du bien
 Ça fait du bien de se taper très fort dans le ventre
 Ça fait du bien de se taper très fort dans les couilles
 Ça fait du bien de se taper très fort soi-même
 Très fort avec son poing
 Ça fait du bien de vouloir taper très fort
 Avec son poing
 Dans des trucs durs
 Et regarder son poing saigner
 Ça fait du bien la pulsation
 Qui bat aux jointures qui saignent

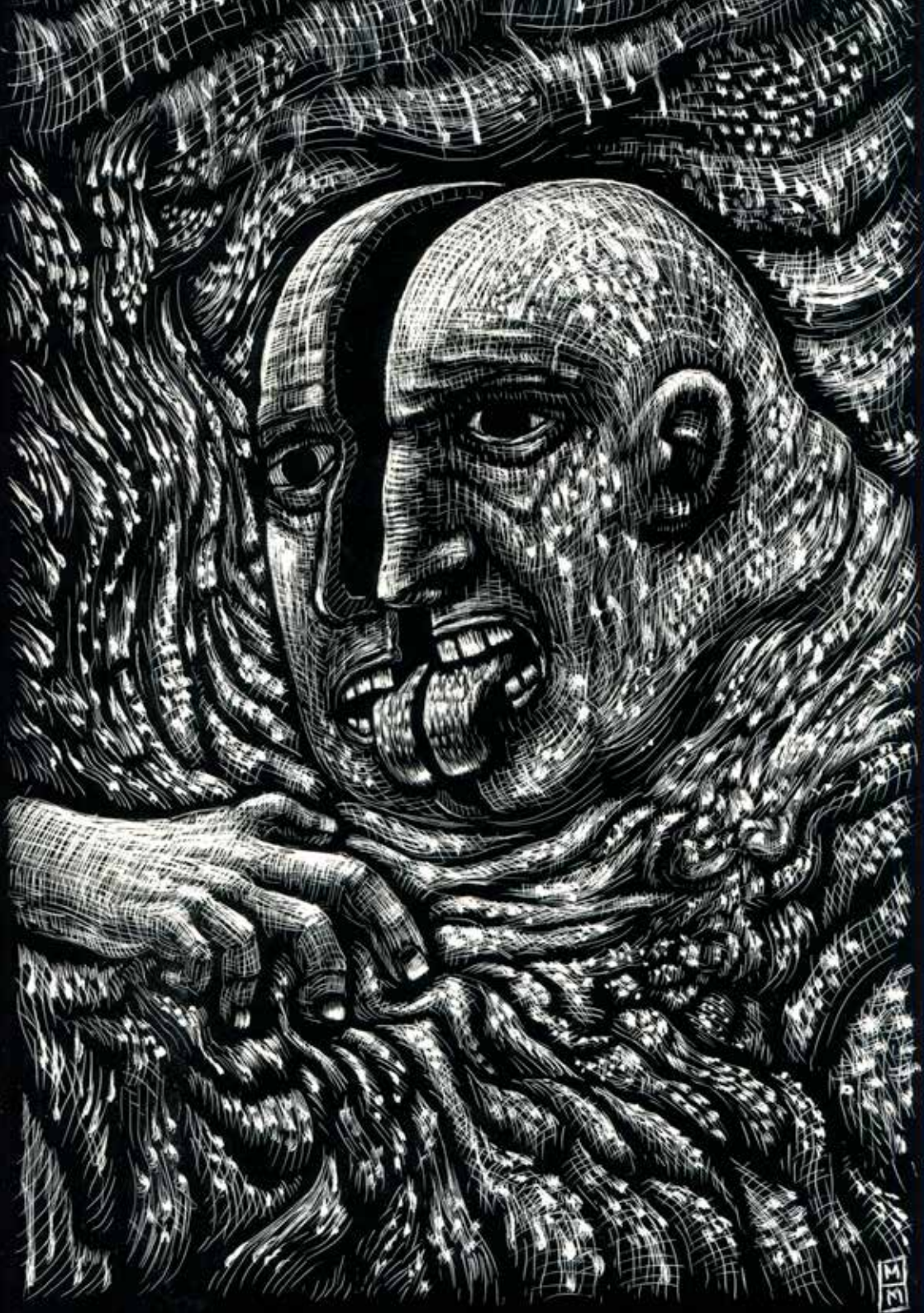
Ça fait du bien c'est son cœur qui bat
 Son cœur qui bat et ça fait mal
 Ça fait du bien d'avoir mal
 Ça fait du bien de se faire mal
 Ça fait du bien de sentir le mal pulser
 Ça fait du bien le mal qui pulse
 Le mal qui pulse à ses jointures
 Le mal qui pulse à ses tempes
 Le mal qui pulse ça fait du bien
 Le mal qui pulse dans toute la tête
 Dans toute la tête le mal qui pulse ça fait du bien
 Ça fait du bien de taper à travers une vitre avec son poing fermé
 Ça fait du bien son poing qui traverse le verre
 Et le verre qui coupe
 Ça fait du bien de taper de toute ses forces
 Avec son poing
 Dans sa fenêtre
 Ça fait du bien de sentir le froid du dehors sur son poing coupé par le verre
 Ça fait du bien de sentir le froid du dehors et le chaud du sang sur la main
 Le mal qui pulse chaud et qu'aucun froid n'arrête
 Ça fait du bien le mal qui pulse chaud ça fait du bien
 Le mal qui pulse chaud dans la main
 Le mal qui pulse chaud dans la tête
 Ça fait du bien le mal qui pulse ça fait du bien
 Ça fait du bien d'entendre le verre tomber dans la rue en bas
 Ça fait du bien de voir son sang couler
 De voir son sang couler ça fait du bien
 Son sang qui coule sur les bouts de verre qui restent accrochés à la fenêtre
 Ça fait du bien
 Son sang qui coule sur le poignet et le bras
 Son sang qui coule dans la manche
 Ça fait du bien
 Son sang qui coule rouge avec le ciel tout noir
 Ça fait du bien
 Ça fait du bien de prendre un bout de verre à pleine main
 Ça fait du bien de sentir le verre cisailer la main
 Ça fait du bien de prendre le verre à pleine main
 Serrer le verre de toute ses forces ça fait du bien
 Serrer le verre qui coupe comme un sabre ça fait du bien
 Ça fait du bien d'ouvrir la main et de sentir le mal
 Sentir le mal pulser encore plus fort ça fait du bien
 Voir tout le sang qui a tout barbouillé ça fait du bien
 Ça fait du bien
 Ça fait du bien de taper encore plus fort avec son poing qui saigne ça fait du bien
 Avec sa main qui saigne ça fait du bien
 Ça fait du bien de refermer sa main qui saigne
 De sentir les coupure du verre enfermées dans son poing
 Ça fait du bien de sentir le mal pulser

De sentir le mal pulser dans la main ça fait du bien
 Pulser différemment dans la main et le poing ça fait du bien
 Ça fait du bien de refermer la main
 Ça fait du bien de refaire le poing
 Ça fait du bien
 Ça fait du bien de recommencer à taper
 De recommencer à taper dans son corps et dans tous les murs ça fait du bien
 De toutes ses forces ça fait du bien
 Sentir la douleur de plus en plus forte ça fait du bien
 Regarder les silhouettes que fait le sang ça fait du bien
 Partout où on tape une nouvelle silhouette ça fait du bien
 Ça fait du bien de taper dans le mur jusqu'à se casser tous les doigts
 Ça fait du bien de se taper dans la bouche jusqu'à ne plus avoir de lèvres ça fait du bien
 Ça fait du bien de se taper la tête dans tous les murs ça fait du bien
 Ça fait du bien de s'éclater la gueule contre le miroir
 Ça fait du bien de voir son reflet tout rayé par le verre brisé
 Ça fait du bien de voir le sang sur le miroir et le sang sur le front dans le reflet du miroir
 Ça fait du bien de voir son visage déformé par la douleur par la colère ça fait du bien
 Ça fait du bien de voir ses yeux vitreux de douleur et vitreux de colère
 Ça fait du bien la douleur ça fait du bien
 La colère aussi ça fait du bien
 Ça fait du bien de s'éclater la gueule de toutes ses forces contre le lavabo et de perdre l'équilibre
 sous le choc ça fait du bien
 Vaciller ça fait du bien
 Sentir son sang couler dans sa gorge ça fait du bien
 Voir ses dents cassées tomber hors de sa bouche ça fait du bien
 Ça fait du bien de se sentir partir ça fait du bien
 Ça fait du bien de perdre conscience et d'avoir mal partout
 Ça fait du bien tout ça alors venez pas me dire le contraire
 Venez pas me dire que c'est pas sain
 Venez pas me dire que c'est malsain
 Venez pas me dire que c'est morbide
 C'est pas morbide ça fait du bien
 C'est pas morbide de saigner
 Ça fait du bien de saigner
 C'est pas morbide d'avoir mal
 Ça fait du bien
 C'est quoi qui fait pas de bien alors ?
 C'est quoi qui est morbide alors ?
 Ce qui est morbide c'est de rien faire
 Ce qui fait pas de bien c'est de rien faire
 C'est d'être d'humeur égale c'est ça qui est morbide
 C'est garder son sang froid c'est ça qui fait pas de bien
 C'est ça qui fait pas de bien
 C'est tout ça qui fait pas de bien
 C'est ça qui est morbide
 C'est tout ça qui est morbide
 Ce qui est morbide c'est d'aller donner à bouffer à son chat
 Ce qui est morbide c'est faire comme si de rien n'était











Cloaque

L'eau limpide
Ni dedans
Ni dehors.

Ida Dakotsu (1885 - 1962)

Les petites filles vicieuses qui de leurs ongles sales
Grattaient consciencieusement les croûtes enfantines
Y trouvèrent enfouies dans leurs chairs virginales
Les voluptés profanes qui depuis les animent

Ces princesses héritières du royaume des impies
Que l'on voulût exemptes de désirs et d'envies
Jouirent d'une douleur qu'ignorait l'Éternel
En souillant de leur sang la blancheur de l'Autel

Préférant aux flots purs l'onde crasse des marais
Elles noyèrent dans la boue l'impuissant agapé
Et firent de leurs eaux l'unique breuvage divin
Entre les cuisses des sœurs - jamais celles des saints.

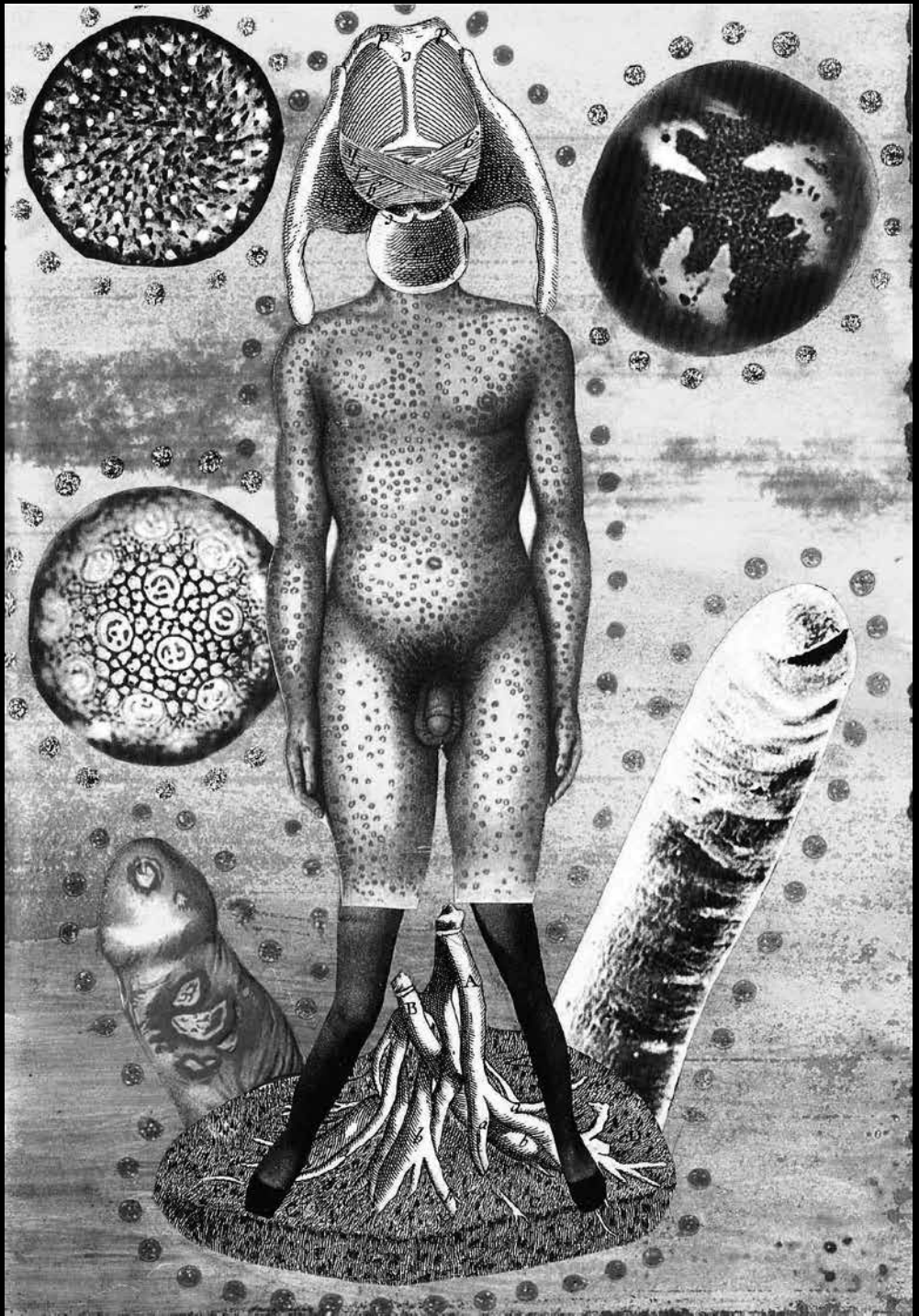
Les plis lourds de leurs hanches renferment un onguent
Qui répugne aisément les ignorants du beau
Et panse les blessures des éphémères amants
Lorsque l'aube rappelle les belles à leurs maux

On les rencontre parfois au détour d'une nuit
Quand le bourgeois les toise d'un fastueux mépris
Elles s'écrient d'une seule voix, bombant leurs gorges impures
« Nous sommes les filles des vierges qui jamais ne le furent ! »









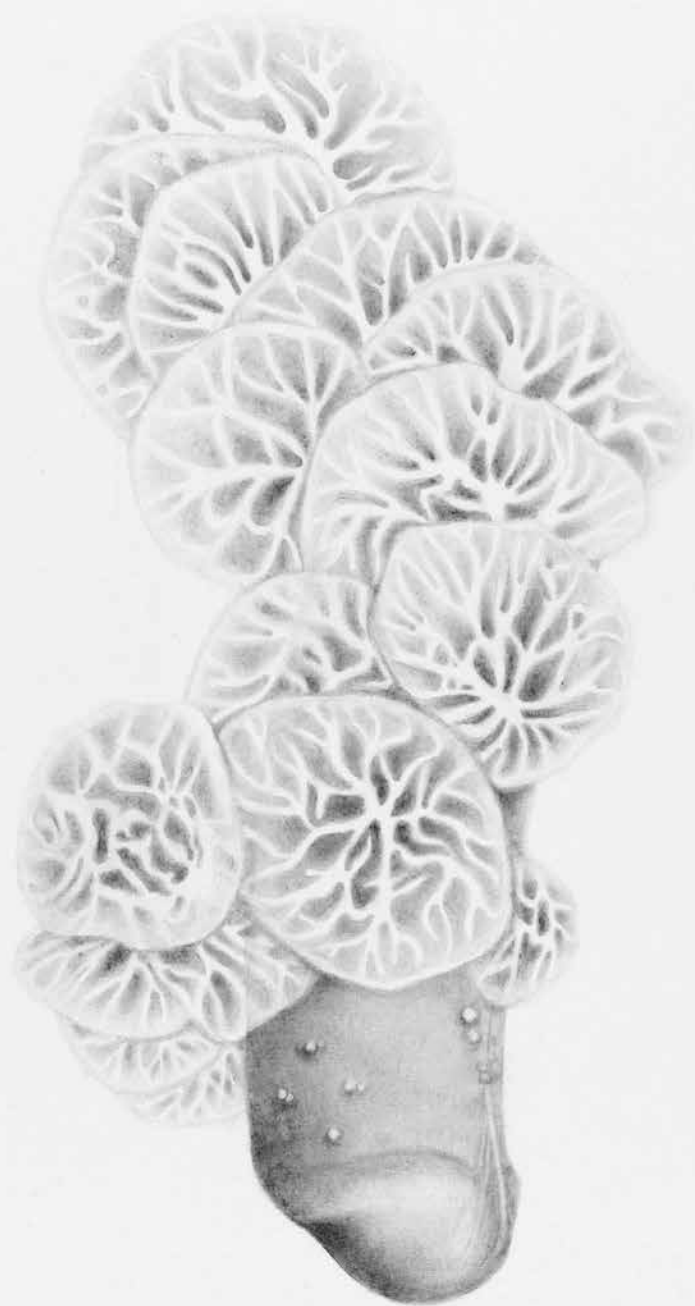




un doigt – ça mouille – ça mouille - quand même – ça coule – un doigt – ça goûte – ça goutte dans le bouche – ça bouche dans la gorge – se gorge dans – le mouchoir – torchon – drap – ça goûte – le sang – ça bave – rouge – flaque – grandie – dans la tête – liquide – ça tape – le sexe – cul – la bouche – ça fuit – les joues – des traces – devenir une guerrière – des traces – tissus – devenir un objet – pour les autres – ça goutte – c’est sale – c’est bon – une fille – c’est crade – un filet entre – les doigts – ça sent – ça pue – forcer la fille – sueur – forcer la chatte – baver sur – la fille et dans – la gorge – baver dans – la tête – ça tape – dessus – taper sur la fille – crade – mouille – des yeux – ça goûte – sexe cul – la bouche – les joues – qui coulent – ça goutte – dedans – la flaque – trois doigts dans – la bouche – se gorgent – de rouge – des traces dans la – tête – partout la tête qui – coule, flaque de – douleur – torchon en boule – dans l’intérieur – du ventre – corps qui – glapit – tes cellules grignotées – l’absence de – vie – la dignité d’un – mouchoir tâché – de sperme.



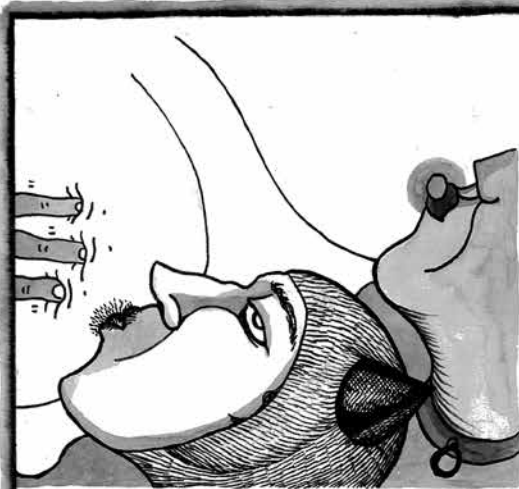














Le rêve est une séance de roman-photo.

L'équipe est réduite au minimum : il y a P. à la réalisation, et trois acteurs : C., l'éternellement jeune fille potelée, A., son fiancé à l'allure de prince Noir, et moi-même.

Mon personnage est un être fabuleux, créature des bois mue par l'unique désir de surprendre cette jeune fille aussi facétieuse que potelée qui se promène avec insouciance dans la forêt profonde.

Difficile dans le cadre d'un roman-photo de rendre d'aucune manière le rire de C., qui fait l'effet d'un galet ricochant à la surface d'un ruisseau de perles.

L'action est on ne peut plus simple, apparemment adaptée aux attentes du lectorat de ce roman-photo. La forêt est habitée par une créature d'une extraordinaire lubricité, nichée dans les frondaisons, et dont les mouvements et l'attitude rappellent ceux du singe papion. C., jeune fille hardie, s'y promène sans but apparent.

Attiré par la cohésion de cette chair, ébloui par la blancheur d'une peau qui détonne dans le vert profond du règne végétal, la créature se jette du haut d'une branche sur la jeune fille qui loin d'être effrayée se prête aux bizarres caresses et aux contorsions fantaisistes de la créature dont, à mesure que le plaisir grandit, l'apparence change.

On le voit d'abord couvert de terre brune, puis d'oignons maladifs, puis de feuilles, puis de branchages qui se dressent, enfin d'une merde succulente. Ces métamorphoses s'opèrent au contact de la chair de C., de ses bras blancs, de ses admirables bourrelets.

L'équipe peut compter sur un élément magique : le maquillage de la créature -mon maquillage- possède une matérialité ainsi qu'une autonomie dans ses métamorphoses qui nous confondent tous, et que l'on se refuse à expliquer.

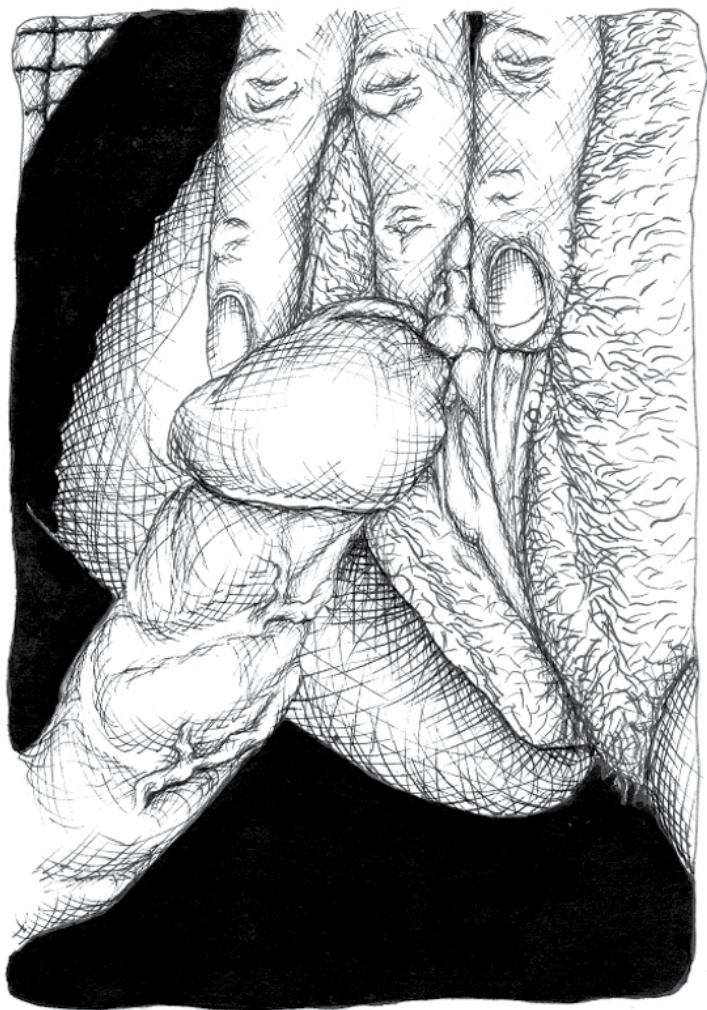
Enfin, le troisième personnage fait son apparition : il s'agit du fiancé de la jeune fille, pré-nommé quant à lui Prince A., svelte et magnifique Noir joué par un acteur que l'équipe admire depuis toujours. Sa présence sur la pellicule apporte aux prises de vue la crédibilité professionnelle qui leur manquaient peut-être jusqu'alors.

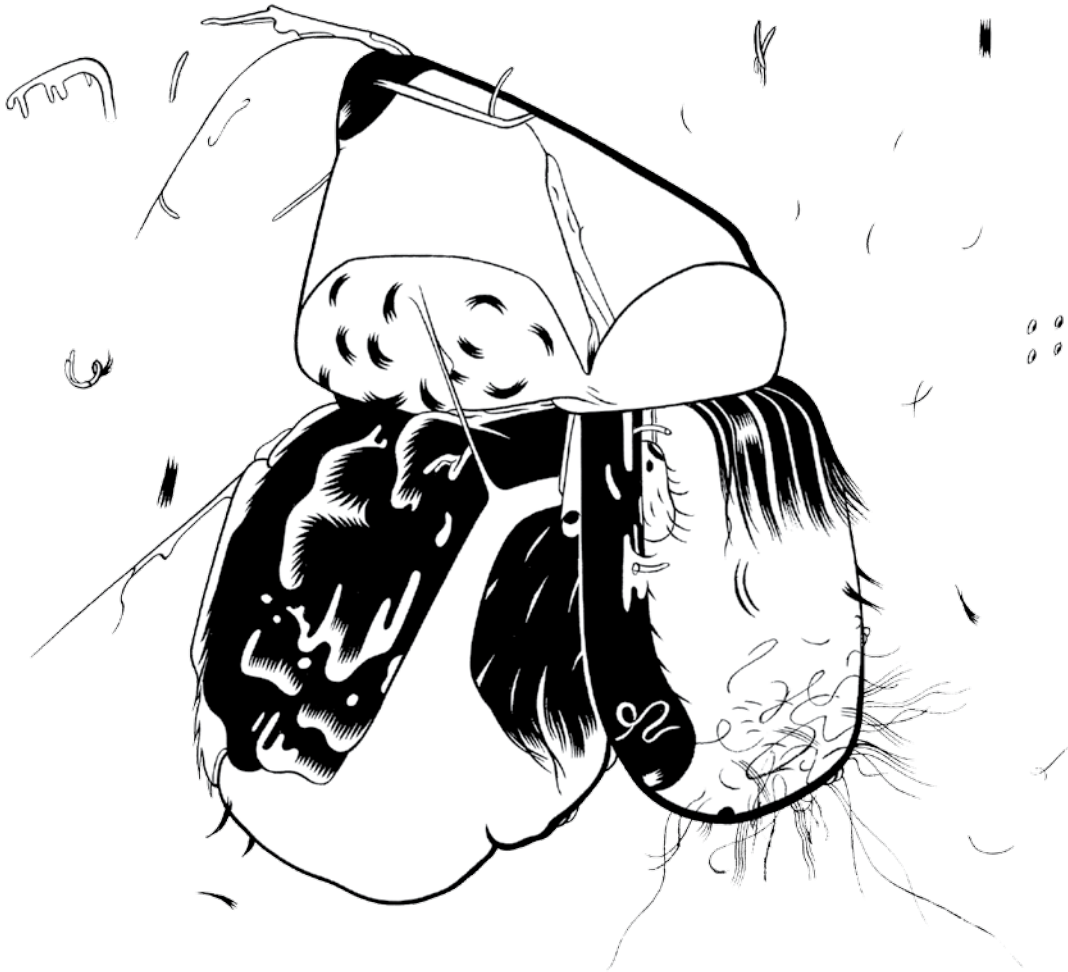
Le fiancé, après avoir observé une attitude impénétrable et par conséquent -le réalisateur compte sur cet effet- grosse de menaces pour le couple fabuleux dont il scrute les ébats, se fend d'un large sourire plein d'un amusement bienveillant et teinté de désir, puis se joint à la partie.

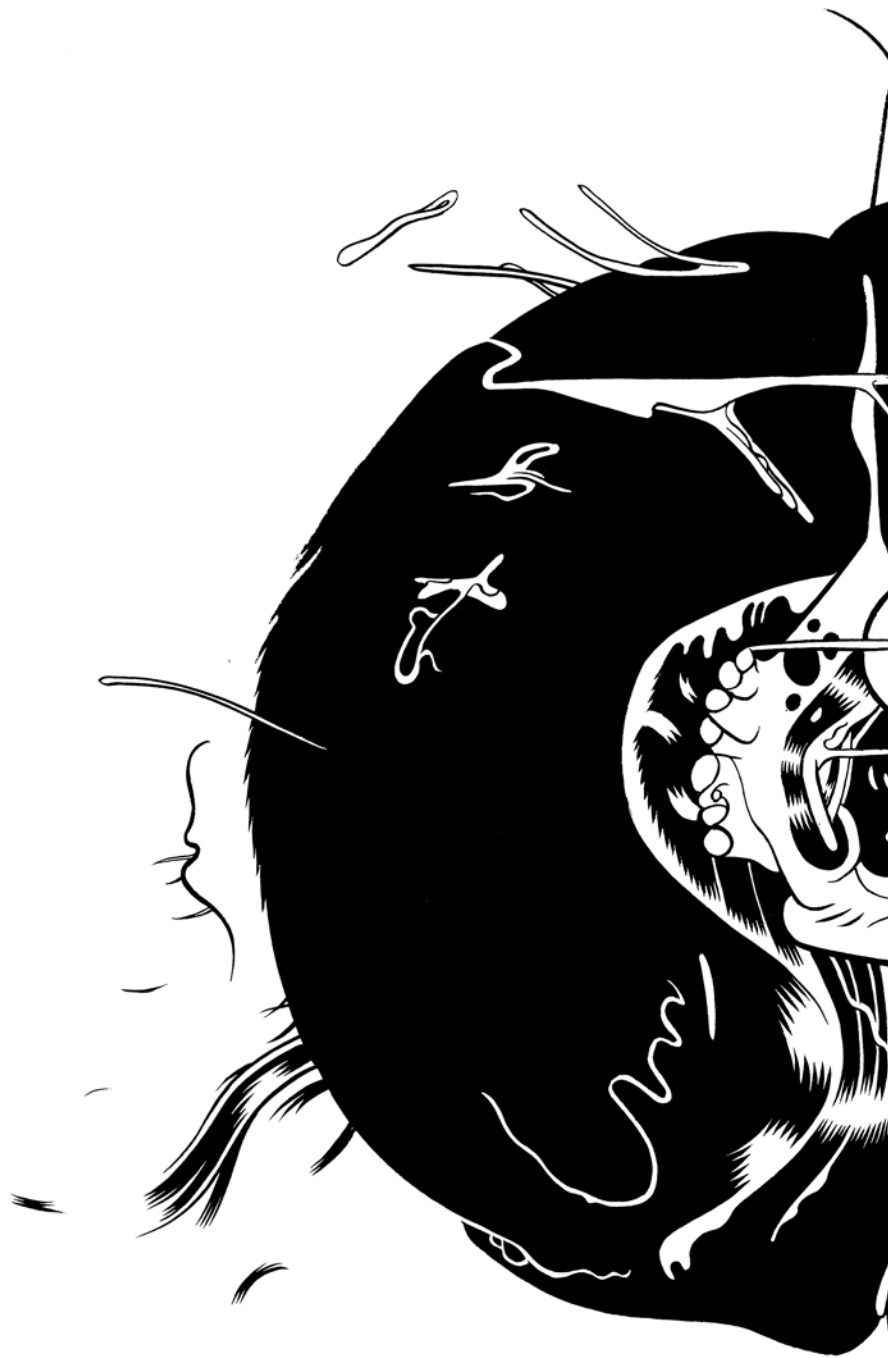
Le rêve s'achève sur des longueurs toutes professionnelles, où l'on voit les membres de l'équipe rire de bon cœur afin de calmer des ardeurs qui, pour indispensables qu'elles soient à la puissance du simulacre qu'est le roman-photo pornographique, étaient bien près d'exploser lors de la dernière scène décrite, ce qui aurait eu pour conséquence inévitable d'ajourner la finalisation du roman-photo. Or, et c'est l'avis partagé par toute l'équipe, un tel retard n'eût pas été envisageable pour des raisons de rentabilité évidentes, et par respect pour le calendrier de notre éditeur italien.







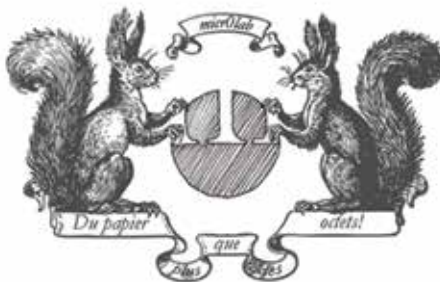






- | | |
|-----------------------------------|----------------------------|
| 1.33.34.47. Jérémy Boulard le Fur | 44. Viola Corp |
| 2-3. Tina Hype | 45. Alkbazz |
| 4. Clothilde Sourdeval | 46. Céline Guichard |
| 5.8. Pier de Beyr | 48. Albert Foolmoon |
| 6. Morgane Ruhlmann | 49. Caleb |
| 7. Lou Koudoyor | 50. Klaus Walbrou |
| 9. Stéphane «Poulpe» Allary | 51. Oriane Huet |
| 10. Déborah Tournier | 52-53. Tristan des Limbes |
| 11. Kikou & Pataute | 54. Faustine Jacquot |
| 12. Philippe Cavaleri | 55. Nils Bertho |
| 13-15. Patrick Boutin | 56-59. LL de Mars |
| 16. JFM | 60-61. Gabrielle Jarzynski |
| 17.24-25. Kimberly Clark | 62-64. Christophe Siébert |
| 18.66. Pole Ka | 65. Sarah Fisthole |
| 19. Speet Silex | 67-68.76. Mat Malinard |
| 20. Sasha Romashko | 69. Noémie Barsolle |
| 21. Mecano Lacrymo | 70. Nina L. |
| 22. Le Duc Bastard | 71-72. Iris Miranda |
| 23.77. Lissa Gasparotto | 73. Sarah George |
| 26-27. Phrère Foudre | 74. Judi KL-CV |
| 28.78. Patrick Jannin | 75. Stéphanie Sautenet |
| 29. Peter Wild | 77. Luna Beretta |
| 30. Yann Legrand | 79. LMG Névroplasticienne |
| 31. Anne Mathurin | 80. Audrey Faury |
| 32. Fred Carbone | 81. Romy Alizée |
| 35-38. Heian des Cuers | 82-83. Laura Höldein |
| 39. Dav Guedin | 84. Hukoko |
| 40. Bryan Beast | 85. Nom de Pays |
| 41. Jeanne Spit | 86. Pakito Bolino |
| 42. Carotide | 87. Marc Brunier Mestas |
| 43. Marine Perraudin | 88. Sophie Laronde |
| | 89-91. The Pit |

micrOlab diffuse, distrote, produit, fanzines, musiques, puzzles et autres curiosités.



~ micrOlab ~
 22 rue Jean-Baotiste Vaillant
 51370 St Brice-Courcelles
www.micrOlab.org
yeux@micrOlab.org